

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50

On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 6.

Montréal, Jeudi, 8 Février 1883.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

SOMMAIRE

TEXTE : De notre géographie, par Alphonse Lusignan.—Expressions à noter, par E. Blain de St-Aubin.—Les cieux et leurs habitants, par Giulio.—Gambetta.—Choses et autres.—La chasse à l'homme en Sibérie.—Poésie : A ma muse, par Ch.-P. Deslandes.—Envers et contre tout, par André Gérard (suite).—Le général Chanzy.—Notes commerciales.—De tout un peu.—Nouvelles diverses.—Une noble action.—Un parallèle.—Les échecs.—Olla podrida.—Variétés.—Le jeu de dames.

GRAVURES : Le général Chanzy mort à Châlons-sur-Marne, France, le 5 janvier 1883.—Le carnaval à Montréal : Glissades en traines sauvages, au lieu dit *La Côte des Neiges*.—Concours de Hockey.—Courses en Raquettes.—Procession aux flambeaux autour du palais de glace.—Une partie de galets sur le St-Laurent.—Courses sur le fleuve.

AVIS

L'Index du volume XIII ne sera imprimé qu'en mars. Aussitôt qu'il sera prêt nous en informerons nos abonnés.

DE NOTRE GÉOGRAPHIE

—Tu as appris l'aventure de ce pauvre X...?
—Non ; qu'y a-t-il ?
—Il y a que sa femme vient de faire une fugue, qu'elle a planté là bel et bien monsieur son homme et qu'elle voyage aujourd'hui en pays étranger.
—Qui t'a dit cela ?
—C'est dans la gazette de ce matin. C'est imprimé en toutes lettres. La gazette donne noms, dates et détails. Tu vois que c'est bien certain. C'est imprimé, mon cher.

C'est imprimé, c'est vrai : telle était la logique des premiers lecteurs de journaux, telle est encore celle d'une foule de personnes dans les campagnes canadiennes.

C'est imprimé, la gazette le dit, je l'ai vu dans un livre ! C'était là le critérium de vérité, admis de tout le monde, encore aujourd'hui accepté dans bien des endroits.

Et pourtant la gazette a-t-elle assez fait des siennes ! Le livre a-t-il assez menti ! Il me semble qu'on ne devrait plus les croire, que le scepticisme devrait être à l'ordre du jour. Loin de là. Le besoin de croire, inné chez l'homme, est tellement grand qu'il gobe à plaisir l'extraordinaire, le merveilleux ; sa malice est si développée qu'il accueille avec joie, *con amore*, sans paraître en douter, *sine granos solis*, toute histoire scandaleuse, tout potin bien épicé, tout raconter scabreux ; c'est un autre besoin.

Aussi faut-il réagir contre je ne dirai pas ces tendances, mais ces quasi-nécessités de notre nature et de notre éducation.

Pour ce qui est des gazettes, elles ne se l'envoient pas dire. Elles se démentent à qui mieux mieux.

—Ce n'est pas vrai !

—Vous avez menti !

—C'est faux du tout au tout !

—Peut-on se tromper plus bêtement !

—A-t-on jamais lu pareilles absurdités !

Eh bien, elles ont leur antidote en elles. Elles disent le faux et rétablissent le vrai à bon marché. Les errata, les rétractations, les rectifications, les excuses ne coûtent pas cher.

Mais c'est le livre !

Le livre qui dit faux, le livre qui dit bête, le livre qui dit mauvais.

Comment le combattre ?

Le combattre par le livre vous coûte les yeux de la tête. Combattons-le par la gazette, parbleu ! C'est la gazette qui se fera le porte-voix de la vérité, qui démontrera l'erreur et de la gazette et du livre.

Ce travail de réparation—car en ce sens démolir c'est réparer—ce travail a été commencé, mais il faut le pousser tous les jours sans découragement, car il ne

sera jamais complété, personne n'en verra la fin. Rocher de Sisyphe, tonneau des Danaïdes, toile de Pénélope !

Je m'aperçois que je suis en train de faire une préface ; je me coupe le sifflet, ce que j'ai à dire ne demandant pas une aussi longue entrée en matière.

Il s'agit tout bonnement de signaler quelques erreurs commises par des étrangers à l'endroit du Canada.

L'écrivain étranger dira peut-être qu'il n'est pas tenu de savoir l'histoire ou la géographie du Canada plus que celle du Congo. Soit. Mais alors qu'il n'en parle pas.

Je ne m'arrêterai pas à relever la bévue de M. Wm Young, de Londres, secrétaire de l'association pour l'abolition de la vaccination obligatoire, qui adresse des brochures à "New Brunswick, Province of St. John, United States of America." (*Daily Evening News*, St. John, N. B., 16 janvier 1883). Un citoyen de la métropole impériale n'est pas tenu de rien savoir de ce qui touche les coloniaux.

J'entends surtout parler ici de certain géographe, qui fait de la géographie fantaisiste et voyage à son aise dans l'orthographe des noms propres... qui n'ont pas d'orthographe, a-t-on dit, afin de les mieux outrager. Ce doit être un personnage si j'en juge par ses titres : "Ancien Consul-Général et Secrétaire de Légation, Grand-Officier et commandeur de plusieurs ordres, Médaille d'or pour le mérite dans les Sciences, de S. M. l'empereur d'Allemagne, membre correspondant des Sociétés de Géographie de Paris, Vienne, Amsterdam, Genève, Buda-Pesth, Marseille, etc., etc., délégué du gouvernement Belge aux congrès internationaux de Géographie de Paris (1878) et de Venise (1881)." Si ce n'est pas un personnage, ce doit au moins être un savant. Voyons voir, comme dit le paysan canadien.

Ce savant a écrit un livre intitulé "Le troisième congrès international des Sciences Géographiques à Venise." Il en a fait présent à l'Institut-Canadien de *Hottowa, Etats-Unis* ; l'enveloppe porte *Hotowa*. Un peu plus, il en aurait fait *Hottentot*.

Ouvrons le livre.

Il y a une liste des pays qui ont envoyé des représentants au Congrès : entre l'Allemagne et l'Autriche se trouve "l'Angleterre et ses colonies ;" les colonies sont les Indes, la Nouvelle-Galles du Sud, etc. Vient d'autres états indépendants, la Belgique, le Brésil, le *Canada*, le Chili, etc., puis les Etats-Unis d'Amérique. Ceux-ci ont les délégués suivants : "Délégués du ministère de la guerre et commissaire à l'Exposition : le capitaine Georges Montagne Vheller, du corps du génie de l'armée des Etats-Unis. Délégué du ministère de la marine, M. Charles A. Balduin. Délégué de la Société météorologique américaine, le général Hasen, et de l'Institut-Canadien de *Hottowa*, M. Flemming Sangfort."

Je ne connais pas, même de nom, les délégués américains, mais je parierais que le capitaine Vheller est un monsieur Wheller ou Wheeler ; je mettrai ma main au feu que M. Charles A. Balduin est un nommé Baldwin. Quant à M. Flemming Sangfort, je sais fort bien que c'est M. Sandford Fleming, d'Ottawa.

Plus loin, dans la liste des sociétés et instituts géographiques représentés au congrès, je lis, sous la rubrique "Etats-Unis d'Amérique" : "La Société météorologique américaine. L'Institut-Canadien de *Hottowa*."

Ainsi, il est acquis à la géographie 1^o que le Canada n'est pas une colonie de l'Angleterre, 2^o que le Canada est un pays indépendant, 3^o qu'Ottawa est dans les Etats-Unis d'Amérique, et 4^o que le nom de cette ville s'écrit indifféremment *Hottowa*, *Hotowa* et *Hotawa*.

Pauvre capitale, elle n'a pourtant point mérité de se faire défigurer de la sorte par les étrangers : il y a bien assez que deux ou trois de ses fils la brutalisent au point de la nommer *Outaouais* !

Mon intention était d'abord de livrer le nom du géographe à la risée du public canadien, mais, tout compte fait, je le tairai, parce que cet homme a tellement de titres qu'il doit être pauvre, et qu'étant un ancien consul général il est peut-être âgé : deux excuses à bien des erreurs, et, dans tous les cas, deux meilleurs titres à mon respect.

Je lisais dernièrement *Les Etangs*, de Gustave Droz. Ce n'est pas le moment—peut-être n'est-ce pas la peine

—de parler de la portée de ce livre. Mais il contient des erreurs qui se rapportent au Canada, et que pour cela je tiens à relever.

Il y a un personnage que l'auteur appelle "l'Américain" tout le long de son livre. Au dixième et dernier chapitre, page 333, il dit de lui :

"Tout cela ne prouvait rien, mais donnait de la consistance à mes soupçons. Ce qui les confirma d'une façon plus complète encore, ce fut l'examen des papiers personnels de Jacques Dripper, sujet américain, né à Montréal..."

D'abord, il n'y a jamais eu de sujets américains. Il y eut des sujets anglais, puis des citoyens américains. Y eût-il eu des sujets américains, Dripper eût pu, à la rigueur, naître à Montréal et transférer son allégeance au drapeau étoilé. Mais la phrase que je cite, jointe au contexte, prouve que pour l'aimable auteur de *Monsieur, Madame et Bébé*, Montréal est une ville des Etats-Unis.

Le malheur nous en veut : notre capitale politique et notre métropole commerciale appartiennent aux Américains, qui peuvent pourtant bien s'en passer ! Je m'efforce à les reconquérir.

"Il devint évident pour moi, continue Droz, que les papiers américains étaient authentiques, mais n'appartenaient nullement au soi-disant Dripper que j'avais connu. Sans doute René s'était approprié ces papiers, les avait achetés ou les avait enlevés à quelque soldat tué sur la frontière, car on se battait encore aux *Etats-Unis*, lorsqu'il y était arrivé en 1786, quoique le traité de Versailles eût été signé depuis longtemps."

Que l'on se battît encore, sur la frontière américaine, trois ans après la signature du traité de Versailles, m'a paru invraisemblable : ce ne fut pas une guerre de partisans que celle de l'indépendance américaine. J'avoue ne m'être pas encore renseigné aux sources écrites, le temps m'en a manqué ; mais j'ai consulté quelques personnes qui connaissent l'histoire ; l'assertion de Droz les a surprises. Le fait signalé leur est inconnu.

Je m'abstiendrai donc d'affirmer qu'il se trompe, mais je le crois.

Nos relations avec la France sont aujourd'hui si intimes, nous avons tant de journaux qui y pénètrent, qu'il est bon de ne laisser s'y répandre aucune fausse notion sur notre pays.

ALPHONSE LUSIGNAN.

EXPRESSIONS A NOTER

On aurait tort peut-être de vouloir employer, au parlement fédéral et dans les législatures provinciales du Canada, toutes les expressions parlementaires en usage dans les Chambres françaises. L'Angleterre a possédé longtemps avant la France un système parlementaire régulièrement organisé ; le langage, la routine, la procédure, en un mot, les usages parlementaires anglais pourraient être admis, avec avantage, dans d'autres pays. Telle était l'opinion de Montalembert qui s'y connaissait.

Notre Constitution étant calquée sur la Constitution anglaise, nous devons avoir souci de conserver les usages anglais dans nos législatures. En outre, comme la langue française y est légalement en usage, nous devons nous efforcer de trouver, de créer, au besoin, des termes qui correspondent, autant que possible, aux expressions parlementaires anglaises.

Quelques exemples seulement à l'appui de cette assertion.

Les Chambres françaises ont leurs *Présidents* ; les nôtres ont leurs *Orateurs*.

Sous une Constitution anglaise, le mot *Orateur* exprime mieux que *Président* les fonctions de celui qui préside une assemblée législative.

Président s'emploie aussi pour désigner le premier fonctionnaire d'une société quelconque, d'une banque, d'une compagnie. *Orateur* ne peut s'appliquer qu'au fonctionnaire qui préside une assemblée législative. Il est le *Speaker*, l'*Orateur* qui parle au nom de la Chambre, en différentes occasions, au nom du gouvernement dont il annonce les mesures et lit les messages.

qui règle la discussion, accorde la parole à celui-ci, la retire à celui-là.

Gardons le mot *Orateur*, même au Sénat dont le président a les mêmes fonctions, à cet égard, que celui de la Chambre des Communes.

On a exprimé diverses opinions sur la manière de traduire les mots anglais *Motion*, *Mover* et *Secunder*.

Motion est un terme reçu depuis longtemps en France.

Le *Mover* est l'auteur de la motion.

Le *Secunder* est le *Second* de l'auteur de la *Motion*, tout comme dans un duel : les luttes parlementaires ne sont qu'un grand et interminable duel, après tout.

On peut très bien dire : "L'auteur de la *Motion* et son *Second*," et l'on aura fidèlement traduit les mots anglais : *The Mover and the Secunder*.

C'est Littré qui l'affirme :

"*Second*, s.—Celui qui soutient ou appuie quelqu'un dans une discussion.—Exemple : mon *Second* soutenait mon discours. (Pascal.)"

Par contre, on pourrait enrichir le langage parlementaire canadien de certaines expressions que les Anglais n'ont pas.

Un député fait allusion à celui de ses collègues qui a ouvert ou clos un débat. Les Anglais disent : *The gentleman who spoke first* ou *The gentleman who spoke last*. C'est fort long.

Deux expressions françaises très courtes rendent bien cela : *Le premier opinant* et *Le préopinant*.

Ce sujet mérite qu'on y revienne.

E. BLAIN DE SAINT-AUBIN.

P. S.—Dans mes articles précédents, j'ai oublié de mentionner le mot *forger* que nous employons quelquefois pour *contrefaire*. Il faut éviter de dire : "La signature de ce billet est *forgée*." Mais on peut dire en très bon français : "Vous nous *forgez* une histoire ;"—"Ces documents historiques sont *forgés*."

Le mot anglais *Forgery* qui désigne le crime de *faux*, n'est autre chose que le mot français *Forgerie* qui veut dire : "Industrie des forges."

E. B. St-A.

LES CIEUX ET LEURS HABITANTS

(Suite)

VII

LA GRAVITÉ SUR LE GLOBE DE SATURNE.—LÉGÈRETÉ DU GLOBE LUI-MÊME SURTOUT À SA SURFACE.—COMMENT LES ASTRONOMES PEUVENT RÉUSSIR À PESER UNE PLANÈTE.—SATURNE PROBABLEMENT UN GLOBE TOUT GAZEUX.

Nous avons dit plus haut que la masse de Saturne est de cent deux fois supérieure à celle de la Terre, et que son rayon varie, d'après les diverses latitudes, entre 64 et 54 milles kilomètres : ce qui le fait dix fois plus long que celui de notre globe. Si maintenant nous nous rappelons que la gravité est en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances, il nous sera facile de calculer combien serait augmenté le poids d'un corps qui, de notre monde, serait transporté en celui de Saturne. En tenant compte de la masse de cette planète, le nouvel hôte de ces lieux se sentirait attiré avec une force cent deux fois plus grande que dans sa planète natale ; mais, d'un autre côté, se trouvant à la surface, à une distance dix fois plus grande de son nouveau centre d'attraction, son poids serait cent fois moindre ; et ainsi, ce corps n'aurait son poids augmenté que d'un dixième environ.

Ainsi en serait-il d'un corps qui se fixerait sur Saturne en un point rapproché des pôles ; à l'équateur ou près de là, ce serait tout le contraire : au lieu de devenir plus pesant, il deviendrait plus léger. Pour ne pas parler toujours nous-mêmes, nous prions un de nos compagnons de voyage de nous donner la raison de ce revirement inattendu. Et, sans aucun doute, plusieurs voix s'élèveront ensemble pour l'assigner à la rapidité avec laquelle la planète tourne, dans son mouvement diurne, autour de son axe. Nous connaissons déjà la longueur du diamètre équatorial de Saturne, et de là nous déduisons sa circonférence qui est de plus de 350,000 kilomètres. Tout point situé sur l'équateur parcourt donc, en vertu de la rotation diurne, cet immense espace en dix heures et quatorze minutes seulement ! ce qui suppose une vélocité de plus de trois kilomètres à la seconde. Rien d'étonnant dès lors à ce que la force centrifuge, nulle au pôle et très peu considérable dans les latitudes polaires, contrebalance, à l'équateur et dans les régions voisines, la force de gravité et la diminue d'un sixième. Si Saturne accélérât seulement deux fois et demie sa rotation diurne, la gravité serait réduite à rien, et les corps n'auraient plus aucun poids. Une différence de poids semblable, mais de beaucoup moindre, eu égard à la force centrifuge et à la petitesse du rayon équatorial, s'observe aussi, comme chacun le sait, entre les pôles et l'équateur de la terre. Mais la diminution qui en résulte n'est que de $\frac{1}{16}$; rien de plus.

Pour éclaircir davantage la question, quelque membre de notre caravane, observateur plus attentif ou plus réfléchi, ne manquera certainement pas d'observer qu'au moment même où nous nous arrêtons sur l'équateur de Saturne à discuter du poids des corps, l'anneau de la planète nous passe précisément sur la tête. Et bien peu y penseront, vu que l'amas habituel des brumes saturniennes leur en dérobe la vue. Or, cet anneau, par suite de l'attraction qu'il exerce surtout sur les corps situés à l'équateur et partant plus rapprochés de lui, contribue aussi sans aucun doute à diminuer leur tendance vers le centre de la planète et ainsi à les rendre plus légers.

Entre les chiffres donnés jusqu'ici, ceux qui ont trait au volume de Saturne sont calculés sur le globe de la planète tel que nous le voyons, avec l'atmosphère vaporeuse d'une profondeur inconnue qui en forme la surface extérieure. Tout compris donc, le globe de Saturne nous apparaît, comme nous avons dit, six cent soixante-quinze fois plus volumineux que la Terre, tandis qu'il ne l'emporte que de cent deux fois sur elle par la masse. Evidemment, pour qu'une quantité de matière relativement si petite parvienne à remplir un tel volume, il faut qu'elle soit proportionnellement beaucoup moins dense que la matière de notre globe, et qu'elle soit raréfiée, surtout dans ses couches supérieures, à un point très rare ici-bas. Ceci s'exprime en disant que la densité moyenne de Saturne est de soixante-treize centièmes, un peu plus de la moitié de celle de la Terre. Ainsi, quoique, absolument parlant, Saturne pèse cent deux fois plus que notre planète, ou 105 trillions et 268 milliards de tonnes de mille kilogrammes chacune, cependant, un globe égal au globe terrestre, mais formé dans les mêmes conditions de matière saturnienne, pèserait la moitié moins que notre planète.

Peut-être ici plus d'un parmi nos voyageurs, en entendant les astronomes parler si à l'aise du volume et du poids d'astres qui, après tout, se visitent avec le télescope à des millions de kilomètres, se demandera comment ils peuvent les connaître. Rien de plus facile en théorie. Quant au volume, l'astronome n'a qu'à fixer une extrémité de la planète et ensuite une autre au point diamétralement opposé. Naturellement, les deux rayons visuels forment un petit angle, dont les côtés, en se prolongeant jusqu'aux extrémités du diamètre de la planète, forment avec elles un triangle complet. Ceci posé, il mesure l'angle que font entr'eux les deux rayons visuels, par exemple, un angle de 20", comme il arrive pour Saturne au moment où il est plus près de la Terre. Dès lors, connaissant la distance de la Terre à la planète, l'astronome sait quelle est la longueur des côtés du triangle. Et, étant donné les deux côtés d'un triangle et l'angle inclus entre ces deux côtés, il n'est pas un élève de géométrie qui ne puisse calculer la longueur du troisième côté, c'est-à-dire précisément le diamètre de la planète ; et une fois qu'il aura ainsi obtenu un ou plusieurs diamètres, selon le plus ou moins de régularité du globe, il pourra tout aussi facilement en calculer la surface et le volume.

Et la masse ? direz-vous.—L'astronome la calcule par effets confrontés avec les lois bien connues de la gravité. Il observe, par exemple, la perturbation qu'une planète produit sur le cours d'une autre, en accélérant son mouvement, en la retardant ou en la faisant dévier, selon les diverses positions dans lesquelles elle se trouve par rapport à elle. Sachant d'ailleurs la distance de l'une à l'autre, il peut calculer exactement la masse qui produit de tels effets. Ensuite, la masse comparée au volume nous donne, sans plus d'efforts, la densité véritable. Tout cela, en théorie et abstractivement. Les difficultés pratiques dans la solution soit des problèmes spéciaux, soit en particulier de celui de la distance duquel dépendent tous les autres, nous les laissons aux astronomes qui sont, et pour cause, beaucoup moins nombreux que les voyageurs.

Maintenant, revenons au point de la petite densité du globe de Saturne. On peut faire, sur la constitution physique de cette planète, deux hypothèses. La première, c'est que sous l'enveloppe atmosphérique se cache un noyau solide. Dans cette supposition, quelques-uns, entraînés par l'imagination, se sont représentés les corps de la surface, doués, par suite de leur ténuité, d'une légèreté égale ou même supérieure à celle de notre sucre. D'après eux, il ne serait point rare d'en trouver de plus légers que l'air lui-même, avec l'inconvénient facile à prévoir, et cependant non prévu, de les voir s'élever dans les régions élevées de l'atmosphère, s'ils n'étaient bien solidement fixés au sol. N'est-ce pas, en effet, ce qui arrive aux ballons qui, en vertu de leur légèreté relativement à l'air dans lequel ils sont plongés, s'élèvent vers le ciel et vont, s'ils ne sont étroitement enchaînés, en s'élevant toujours davantage, jusqu'à ce qu'ils rencontrent une couche d'air dont le poids spécifique soit égal au leur ?

Dans ces conditions, les habitants de Saturne, peut-être comme compensation pour la prison cellulaire à laquelle l'obscurité de l'atmosphère les tient condamnés, auront l'avantage d'une locomotion plus libre : ils ne voyageront plus attachés au sol comme nous, hommes terrestres, mais ils voleront, ou mieux, nageront comme des poissons dans cet air dense et compacte. C'est de

telles puérités que l'astronomie populaire de Flammarion est émaillée ; il n'oublie pas même de nous y donner un paysage de Saturne. Et tout cela, pour rapetisser au service de l'incrédulité l'importance du genre humain dans l'univers, pour renverser les idées de la Révélation chrétienne et supplanter Dieu lui-même, pour leur substituer le culte de la Nature infinie.

Mais la science fait une guerre inexorable aux interpolations insensées de l'incrédulité. Quelle valeur peut-on attribuer à l'hypothèse d'un paysage en Saturne, quand il est très vraisemblable, aux yeux des meilleurs astronomes, que toute cette planète est encore dans un état gazeux ? Nous laissons de côté la fiction de l'anneau et des lunes visibles, d'après lui, dans un ciel tout couvert de nuages éternels. Mais l'hypothèse d'une écorce solide, moins dense que l'atmosphère qui l'entoure, est entièrement opposée à l'analogie et aux lois physiques, dans la théorie moderne de la formation des planètes. Cette théorie veut que les substances soient distribuées d'après leur densité du centre à la périphérie, comme elles doivent l'être tant qu'elles sont séparées, et aussi qu'elles se maintiennent dans le même ordre pendant la solidification graduelle du globe. Comme l'existence d'un noyau solide en Saturne reste controversé ; comme même elle est improbable, nous attendrons de plus amples éclaircissements sur les choses avant de discuter si les habitants de Saturne marchent le front haut ou nagent librement dans l'air.

(A suivre.)

GIULIO.

GAMBETTA

Les derniers journaux de France nous sont arrivés remplis de détails en tous genres sur Gambetta. Nous avons coupé çà et là des extraits qui nous ont paru de nature à intéresser nos lecteurs. Hâtons-nous d'en parler avant que l'oubli enveloppe ce nom qui a tenu tant de place dans le monde. D'abord, un mot de Gambetta avant la république du 4 septembre 1870 :

" Ses discours—on peut le dire—sont sa biographie. Ni grandes actions, ni idées nouvelles, ni progrès auxquels sont nom restera lié éternellement dans l'histoire ; tel est le bilan de cette personnalité véritablement extraordinaire et à laquelle il n'a manqué peut-être, pour devenir un homme d'Etat utile, qu'un peu de modestie et des amis sincères.

" Dès 1863, M. Gambetta n'a connu que des flatteurs ; dès lors, il déserta l'étude pour se livrer à la politique. Il en faisait partout, au café, à la table d'hôte, en se promenant, en causant dans les officines des journaux et les patriotes d'avocats. Naturellement, il faisait de la politique d'opposition ; peloton en attendant partie, répétant sans cesse : "Voilà ce qu'il faudrait leur dire, voilà ce que je leur dirais si j'étais député." Leur, c'étaient les ministres de l'Empereur—et naturellement, dans les discours qu'il leur adressait, *in partibus*, il ne les ménageait point. Et il s'était fait une réputation de violence avant d'avoir une opinion arrêtée.

" Il fut d'abord un des séides de M. Emile Ollivier, qu'il lâcha, comme il le disait dans son langage imagé—avant d'aller à l'église de peur d'être forcé de le suivre jusqu'au cimetière. Cependant, en 1868, il ne savait à quel saint se vouer pour sortir de la misère."

Le 4 septembre le mit en relief ; on sait le rôle qu'il joua alors. Membre du gouvernement de la Défense nationale, il fut l'âme de tout le mouvement. Ce fut lui qui, après les grands désastres de 1870, décida de pousser la guerre à outrance. Il était alors dans Paris assiégé. Il s'en échappa en ballon et se mit à la tête de l'organisation militaire, dans le but de repousser les Allemands hors de France :

" Certes, il fit un effort prodigieux, dit le *Figaro*, effort sans résultats. Il ramassa des centaines de mille hommes, il les équipa et les arma tant bien que mal et les qualifia pompeusement de régiments, de brigades, de divisions, de corps d'armée et d'armées. Mais, ces hommes mal encadrés, mal commandés s'égrenaient avant d'arriver sur le champ de bataille ; et M. Gambetta planait toujours. Il gourmandait Paris qui ne sortait pas ; il glorifiait Bazaine dont la défense, à ce qu'il espérait, devait être éternelle. Dans sa fureur guerrière, il ne comptait ni avec le temps, ni avec les éléments, ni avec les défaillances naturelles ou coupables.

" Dans ses proclamations et ses dépêches qu'on a recueillies, il transformait les plus petits combats en luttes gigantesques ; il annonçait des victoires avant que les batailles fussent livrées. Quand on les relit aujourd'hui, ces dépêches, on est saisi et comme entraîné par le souffle patriotique qui les anime. Qu'aurait donc dit, qu'aurait donc fait M. Gambetta si la Providence s'était lassée de nous poursuivre ?

" Chez cet homme, tout est problème, et l'on est tenté de croire qu'il ne jouait pas la comédie, qu'il était grié par la hauteur de sa situation, qu'il mentait sans s'en apercevoir, et que l'habitude de l'emphase et de l'am-



LE GÉNÉRAL CHANZY

MORT À CHÂLONS-SUR-MARNE, FRANCE,

LE 5 JANVIER 1883

plitude des périodes conduisait inconsciemment sa plume.

« Cependant, Metz capitulait, Paris capitulait, et il fallait que Gambetta capitulât aussi. Malgré ses velléités de résistance, il fut contraint de se résigner devant M. Jules Simon. Ce dût être la plus cruelle épreuve de sa vie, et l'on a vu par la suite qu'il n'a jamais pardonné au vieux philosophe sa victoire facile.

« La vérité est que M. Jules Simon ne fut pas plus audacieux que d'habitude—c'est-à-dire qu'il ne le fut point du tout—mais la France était bien lasse. M. Gambetta lui avait imposé la guerre—elle le voyait désormais—pour maintenir la République ; elle avait accepté, dans l'espérance de la victoire ; elle se réveillait de ses illusions, battue comme elle ne l'avait jamais été, et si violemment irritée contre la République qu'elle envoya à l'Assemblée une majorité absolument royaliste.»

Pendant la Commune, Gambetta s'éclipse prudemment et fait un voyage en Espagne. Après la défaite des insurgés, il revient à Paris et reprend la lutte pour renverser successivement M. Thiers et M. Mac-Mahon. Après cela commence sa dictature :

« Après quatre années de dictature à côté et absolument irresponsable, M. Gambetta est chargé de former le Grand Ministère.

« C'est de ce jour que commence son déclin. Il n'est plus en face de commis-voyageurs, d'étudiants ou d'employés de chemins de fer, il a la France devant lui ; la France avide de voir son grand homme enfanter de grandes choses. Mais quelle nouvelle désillusion lorsqu'on vit la liste des grands ministres de son grand ministère : cela rappelait la diligence de Tours à Bordeaux et l'état-major Freycinet. La montagne enfantait une douzaine de hannetons.

« C'est que la clientèle de M. Gambetta ne se composait que de subjectifs, de thuriféraires, de courtisans habitués à saluer lorsque le grand homme parlait. Etre l'ami de M. Gambetta, c'était hier une fortune, cela tenait lieu de tout, de savoir, de conscience et de talent. Ah ! l'on conçoit que cet homme fut adoré de son entourage ! Ils étaient là cinquante ou soixante qui ne sont sortis de la nuit que par son caprice et qui vont y rentrer de par sa mort. Car, sa mort, c'est également celle de tous ceux qui ont vécu par lui ; c'est le plus dur coup que la République pût recevoir ; elle n'a plus personne pour relayer.

« Même avant le Grand Ministère, la réputation de M. Gambetta était entamée ; Belleville, Belleville son berceau politique, Belleville, qui lui avait pardonné sa fuite en 1871, Belleville s'était retiré de lui et avec tant d'irritation et de mépris que, pour la première fois de sa vie, M. Gambetta avait trouvé dans sa colère assez de courage pour répondre à des grossièretés par des menaces. Après le Grand Ministère, ce fut la bourgeoisie qui se retira de lui. Quant aux hommes intelligents, tous crurent que M. Gambetta n'avait soulevé, au début d'une législation, la question du scrutin de liste, que pour se créer une occasion de se faire renverser.

« Il avait dû juger son entourage à sa juste valeur. « Il ne manquait pas, en effet, d'un certain bon sens dans sa façon de toiser les hommes—et s'il redoutait le voisinage des gens capables et spéciaux, il savait très bien que sans leur concours il n'y a rien de possible et de durable.

« Son éducation première n'avait pas été aussi soignée qu'on l'a dit ; mais il savait presque par cœur Molière, La Fontaine et Rabelais. Il s'était fait sa langue avec leurs moelles, et ce grand imprévu dans sa période, cette allure très gauloise qui caractérise tous ses discours, ces mots violents ou étourdissants dont il les assaisonnait, il doit tout cela à la possession complète de ces trois grands Français ; il s'en glorifiait dans le particulier.

« L'œuvre politique de M. Gambetta se résume donc dans la création de la République. Ni gouvernant, ni administrateur, n'ayant ni vues d'ensemble sur les instructions, ni vues particulières sur les événements, il n'a pas été cependant un fondateur, puisqu'il laisse son enfant sans constitution et même sans santé.

« C'est le grand électeur de la République qui vient de mourir.»

Bien curieuse ce détail de Gambetta sachant par cœur Rabelais, Molière et La Fontaine. Voyons maintenant ce que disent les journaux de Gambetta intime.

Ils sont unanimes à signaler chez cet incrédule qui faisait fi de la religion, une grande croyance aux pressentiments, aux diseuses de bonne aventure et chiromanciens. A ce sujet, M. Pierre Véron rapporte ce qui suit dans le *Monde Illustré* :

« Mais, à l'annonce de cette catastrophe foudroyante de rapidité et d'imprévu, un souvenir nous est revenu à l'esprit.

« Nous le livrerons sans commentaire à la publicité : « C'était en 1869. Un matin du mois d'avril nous avions été invité à déjeuner chez un ami appartenant au monde du journalisme politique. Réunion tout à fait intime et de cordialité aimable.

« Au nombre des invités se trouvait M. Gambetta sur qui l'attention était déjà fixée.

« Au dessert on causa chiromancie, un des assistants était un adepte fervent de cette science problématique. Gambetta riait et témoignait un scepticisme de belle humeur. Néanmoins, comme le spécialiste en question avait offert de passer nos mains en revue, il se prêta de bonne grâce à l'expérience.

—Oh ! la belle ligne de chance ! exclama tout d'abord le chiromancien d'un ton convaincu et enthousiaste.

« Puis soudain, il s'arrêta, semblant hésiter à continuer ses pronostics.

—Eh bien ! fit Gambetta joyeusement. Vous repentez-vous déjà d'avoir prophétisé si favorablement au profit d'un incrédule.

—Non, mais... mais prenez garde... Il y aura dans votre existence un accident grave... Prenez garde ! Prenez garde !

« Gambetta continua à rire, en homme qui ne se laisse pas influencer pour si peu. Puis on parla bientôt d'autre chose.

« Mais à la sortie, le chiromancien, qui faisait route avec deux d'entre nous, revint avec insistance sur sa prédiction.

—La ligne de vie, nous dit-il, s'interrompt brusquement... Vous verrez... à une carrière éclatante succédera pour lui une fin terrible et imprévue.

« Et le lendemain, comme un des témoins de cet épisode avait eu l'occasion d'en reparler avec Gambetta :

—Je voudrais presque y croire, fit-il gravement. Qu'importe n'être pas longtemps, pourvu qu'on ait été quelqu'un !

« Simples hasards que tout cela. Mais hasards curieux, vous en conviendrez.»

Écoutez le *Figaro* sur le même sujet :

« Chez lui, dans l'intimité, à table, M. Gambetta était, de l'avis de tous, un compagnon charmant, plein d'abandon, d'esprit et de bonne humeur, racontant volontiers ses souvenirs, ses déceptions, ses espérances.

« En sa qualité d'esprit fort, de libre-penseur, il remplaçait la foi religieuse par une certaine superstition, croyant pour ainsi dire, malgré lui, et sans se l'avouer, à deux ou trois prédictions le concernant, et qui s'étaient déjà en partie réalisées.

« Un soir, après un grand dîner dans une maison amie—il y a de cela quelques années—la maîtresse du logis proposa à ses convives de leur tirer successivement les cartes. Tout le monde accepta, et ce fut pendant une demi-heure une explosion d'éclats de rires aux révélations plus ou moins bizarres amenées par la rencontre de la dame de carreau avec le roi de pique ou de l'as de trèfle avec le valet de cœur.

« Quand vint le tour de M. Gambetta, la dame du lieu se faisant tout à coup sérieuse et grave, lui dit après avoir étalé devant elle quelques cartes :

—C'est singulier, chaque fois qu'il m'est venu à l'esprit d'interroger les cartes pour vous, elles m'ont toujours répondu par l'annonce d'un grand danger. Aujourd'hui encore, elles disent la même chose.

—Et elles disent peut-être vrai, riposta gaiement M. Gambetta. Savez-vous comment on m'a prédit que je mourrai ?

—Non.

—Je mourrai assassiné par une femme.

—Par une femme ?

—Oui.

—Et vous y croyez ?

—Oui et non.

—Vous devez y croire. De même que je suis superstitieuse parce que je suis religieuse, vous devez être superstitieux parce que vous êtes Italien. Conte-nous donc ça...

—Oh ! c'est tout une histoire. Il faut d'abord que je vous dise que ma mère m'a souvent raconté qu'étant enceinte de moi, il lui prit un jour la fantaisie d'aller consulter une somnambule. Elle partit avec deux jeunes filles de ses amies, et essaya elle aussi de se faire passer pour une jeune fille. Mais dès les premiers mots, la somnambule l'arrêta.—Est-ce que je ne vois pas que vous êtes mariée, lui dit-elle, de plus vous êtes enceinte.—Sera-ce un garçon ou une fille ?—Ce sera un garçon et ce garçon-là arrivera dans son pays à une des plus hautes situations.

—C'est prodigieux interrompit un des assistants.

—Croyez que je n'invente rien, reprit M. Gambetta. Dans tous les cas, ma mère crut si bien à cette prédiction que, tandis que mon père ne rêvait pour moi d'autre avenir que celui de lui succéder un jour comme épicier, elle me fit donner, elle, une éducation bien supérieure à celle de ma sœur aînée, afin que, le cas échéant, je sois prêt à toute éventualité.

—N'avez-vous pas eu la curiosité de consulter vous-même, plus tard, cette somnambule ?

—Non, mais dans les dernières années de l'Empire j'en ai vu une autre ici, à Paris, à laquelle, sans me faire connaître, j'ai demandé de me dire l'avenir qui m'attendait.

—Et que vous a-t-elle répondu ?

—Que je serais par deux fois à la tête du gouvernement.

—Vous l'avez déjà été une fois en 1870, et vous êtes en passe d'y remonter bientôt une seconde.

—C'est ce qui fait qu'une partie de la prédiction de la somnambule s'étant déjà réalisée, je me demande si le reste ne se réalisera pas également. Or, c'est elle aussi qui m'a prédit que je mourrai assassiné par une femme.

« Disons tout de suite que ce qui précède n'est nullement inventé, et que nous pourrions au besoin nommer la maison où M. Gambetta a fait, devant témoins, cette étrange confidence.»

Disons ici que le raconter qui a couru les journaux relativement au coup de pistolet tiré sur lui par sa maîtresse, a été complètement démenti : Encore quelques extraits sur sa vie intérieure :

« Tous ceux qui ont connu M. Gambetta savent que les grandeurs n'avaient presque pas modifié sa vie quotidienne. Député, président de la Chambre, chef du cabinet, il se contenta, à chaque évolution, d'élargir les coudes. Avocat sans cause, il avait déjà l'existence relativement large et facile, menant de front travail et plaisir.

« Chaussée d'Antin, il avait transporté les bibelots, les habitudes qu'il avait rue Montaigne, et qu'il transporta, en 1879, au Palais-Bourbon.

« Ici ou là, mêmes amis, auxquels il resta fidèle, jusque dans ses plus beaux jours.

« L'ancien élève et ami de Delescluse, étant forcé de se coucher assez tard, ne se levait qu'à l'heure où les journaux et le courrier lui étaient apportés par son valet de chambre.

« Eu s'habillant, soit Chaussée-d'Antin, soit au Palais-Bourbon, soit rue Saint-Didier, M. Gambetta pouvait dire bonjour à tous ses vieux amis dont les photographies encadraient sur les murs une marine de d'Alhein, ainsi que l'*Alsacienne* d'Henner, tableau qui lui avait été offert par les dames de Mulhouse, une gigantesque reproduction de la *Marseillaise* de Rude, de nombreuses eaux-fortes de Léopold Flameng, des photographies de tableaux militaires, inspirés par la guerre franco-prussienne, et qu'on ne put admettre, par raison de convenance, au Salon de 1878. Sa toilette faite, l'Octave moderne restait seul dans sa chambre à coucher jusqu'à dix heures, lisant les journaux, répondant aux lettres, faisant lui-même des coupures qu'il envoyait, il y a quinze jours encore, à la *République française*. Après dix heures, arrivaient les dévoués, les fidèles.

« Nous exceptons naturellement les jours où se préparaient de graves événements politiques, et où, dès la première heure, ministres et députés envahissaient le Palais-Bourbon.

« De tout temps, M. Gambetta redouta l'embonpoint.

« Aussi avait-il déjà, Chaussée-d'Antin, une salle d'armes, toute garnie de panoplies, d'épées entrecroisées, de masques. Pendant une vingtaine de minutes, il tirait, chaque matin, avec son ami, M. Arnaud de l'Ariège.

« Au Palais-Bourbon, cette salle devint immense. Sur son sol s'étaït, entre les quatre angles, un grand X en caoutchouc. L'un des panneaux de la salle était garni de paille, au milieu de laquelle étaient fichés des cartons et des bouteilles. En 1879 en effet, M. Gambetta prit le goût du pistolet. Il devint en fort peu de temps assez adroit.

« Il essayait de compenser par un grand mouvement l'inactivité corporelle à laquelle la politique l'avait condamné, surtout dans les deux dernières années. Tant qu'il resta en effet au Palais-Bourbon et au ministère des affaires étrangères, il ne sortait qu'en voiture, ayant cinq chevaux très occupés—cinq chevaux qu'il vendit quand il quitta le Grand Ministère. Les trois qu'il avait à Ville-d'Avray appartenaient à son cocher.

« Quelle que soit la façon dont est jugé M. Gambetta au point de vue politique, on doit reconnaître qu'il était adoré de ses familiers. Il était d'ailleurs très aimable, très conciliant, toujours gai avec eux. On pouvait lui dép'aire. Il n'avait nulle rancune.

« Un dimanche, à déjeuner, il disait le plus grand bien du talent d'un journaliste connu.

—Comment, s'écria un de ses convives, tu as donc oublié tout le mal qu'il a écrit contre toi ?

—Bah ! fit Gambetta, à qui n'ai-je pas eu à pardonner depuis dix ans !

« Presque un mot de roi...»

La parole est maintenant à un de ses admirateurs, M. Jules Claretie : il raconte dans l'*Illustration* un trait qui fait voir l'estime que Gambetta professait pour la Chambre d'assemblée :

« Il aimait les lettres, cet homme si différent des politiques d'habitude, et il était lui-même un lettré. Cette politique même, il en avait de profonds haut-le-cœur. Il y a un an, à pareille époque, tout-puissant, président du Conseil, déjà attristé de la tournure que prenaient les affaires, il se trouvait à dîner à côté d'une femme de beaucoup d'esprit qui l'écoutait, tour à tour, parler des théâtres, de la peinture, de l'élection de Sully Prudhomme qui, tout justement, venait d'avoir lieu ; de la Revue des Variétés, où l'on raillait beaucoup le grand ministère ; de la vente et de l'exposition prochaine des toiles de Courbet ; de tout, enfin, ce qui était à l'ordre

du jour, en ce moment, dans la conversation parisienne.

« A un moment donné, la dame cherchant un compliment à faire au grand orateur, lui dit :

— Comme on doit être fier, M. Gambetta, quand on remue les foules comme vous, avec la parole, et lorsqu'on retourne une Assemblée avec un discours !

« Un sourire amer passa sur les lèvres de Léon Gambetta, et il répondit avec une expression inoubliable :

— Bah ! cela dépend des Assemblées. Il y en a qui ressemblent à de vieux gants de Suède. Quand on les retourne, on en voit le dedans, et c'est plus sale encore que le dessus !

« On voit quelles amertumes s'amassaient déjà dans ce cœur qui, encore un coup, s'il éprouva le mépris, ne connut jamais la haine. »

CHOSSES ET AUTRES

La législature d'Ontario a été prorogé vendredi, avec le cérémonial ordinaire.

Le coût pour le port des lettres du Canada aux Indes a été réduit de 15 à 10 cents.

M. Dorais est élu dans le comté de Nicolet par une majorité de 241 voix.

C'est aujourd'hui que s'ouvre le parlement fédéral, à Ottawa.

M. de Bellefeuille, avocat, de Montréal, a été fait chevalier de l'ordre du Saint-Sépulcre.

Le Conseil Catholique de l'Instruction Publique s'est réuni vendredi, à Québec. Tous les évêques de la province y assistaient.

La date des élections générales d'Ontario est définitivement fixée au 27 février. La présentation des candidats aura lieu le 20.

Les meurtriers de Phoenix Park sont entre les mains de la justice. On instruit leur procès en ce moment à Dublin.

Le prince de Galles a été nommé membre du cercle de l'Union à Paris, suivant le désir qu'il en avait exprimé.

On annonce que mademoiselle Hermance Letellier, la plus jeune des filles de feu le lieutenant-gouverneur Letellier, est morte.

Le chef de police d'Ottawa prend des mesures pour protéger la capitale contre la nuée de mendiants qui, tous les ans, à l'époque de la session, s'abat sur la capitale.

Vingt chars par jour, en moyenne, ont circulé sur le chemin de fer établi sur la glace du Saint-Laurent pendant la semaine dernière, soit en total cent vingt chars par semaine.

Vingt mille officiers et soldats anglais ont contribué au monument élevé à Woolwich à la mémoire du prince impérial, et dont l'inauguration a eu lieu le 14 du mois dernier.

Durant la semaine du carnaval de Montréal, 3,131 personnes sont descendues au Windsor, et les recettes ont été de \$30 à \$35,000. Mille étrangers sont arrivés au St-Lawrence Hall et 1,675 à l'hôtel Richelieu.

Il est rumeur à Montréal que le Grand-Tronc a acheté tout le stock du chemin de fer du Nord, et que bientôt cette compagnie aurait seule le contrôle de cette voie.

On a reçu dix-sept soumissions pour la construction du monument qui doit être érigé à la mémoire de sir George Cartier, et pour lequel le parlement d'Ottawa a voté \$10,000 en 1881.

Sa Grandeur Mgr Pinsonnault, évêque de Birtha, est mort à l'Hôtel-Dieu de cette ville le 30 janvier dernier. Son service a eu lieu dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu, jeudi, à 9.30 h. a.m.

M. Girouard, M.P., poursuit un journal de Belleville pour avoir dit que lui, M. Girouard, avait été payé pour faire passer le bill concernant le mariage entre beaux-frères et belles-sœurs.

Le gouvernement provincial vient de faire examiner par M. Obalski, ingénieur du gouvernement, une source d'huile de pétrole qui se trouve sur la terre de M. Frs. Bertrand, située à la Pointe-aux-Trembles, comté de Portneuf, province de Québec. D'après le rapport de l'ingénieur cette source est d'une grande valeur et offre de grandes facilités d'exploitation ; de plus, elle est favorablement située, au point de vue commercial, se trouvant sur le bord du fleuve St-Laurent.

Le notoire Bradlaugh, s'il faut en croire le câble, serait à préparer toute une démonstration pour l'ouverture des chambres anglaises. Le ban et l'arrière-ban de la radicaile anglaise seraient convoqués à Londres pour l'occasion.

Sa Sainteté Léon XIII, voulant donner un témoignage de son estime au nouveau Préfet Apostolique de la côte nord du St-Laurent, le Rév. M. F.-X. Bossé vient d'être nommé Camérier secret surnuméraire. Cette nouvelle dignité donne à M. le Préfet Apostolique le droit au titre de Monseigneur.

Les princes d'Orléans préparent un manifeste dans lequel ils protestent contre les accusations portées contre eux, et se déclarent prêts à sacrifier leurs intérêts particuliers au salut de la France. Dans l'éventualité d'un décret de proscription, ils publieront ce manifeste et quitteront le pays.

M. Fallières, le nouveau premier-ministre français, est âgé de quarante-un ans. C'est un avocat du Lot-et-Garonne. Il est député depuis neuf ans seulement. C'est un orateur distingué. Il appartient au groupe de la gauche républicaine, et est traité de réactionnaire par les radicaux.

Le sénat américain a fixé le chiffre de deux centins pour le transport des lettres, à partir du premier juillet prochain. Si le projet est finalement adopté, nous serons probablement obligés de faire de même en Canada, par suite de nos relations postales uniformes avec les États-Unis.

On annonce la mort du Frère Armin-Victor, arrivée le 12 janvier, à Paris, à la maison-mère de l'Institut des Ecoles Chrétiennes. Le défunt avait été, de 1875 à 1880, visiteur des maisons de son ordre au Canada et provincial de toute l'Amérique ; il a laissé les meilleurs souvenirs dans notre pays où son esprit vraiment supérieur lui avait attiré l'estime de tout le monde.

Il est rumeur qu'une des demoiselles Blaine, fille du membre du cabinet de Washington, est fiancée au colonel Copping, « un descendant des anciens rois d'Irlande, » que l'on dit un très bel homme de 49 ans. C'est un catholique romain, et mademoiselle Blaine, dit-on, embrassera bientôt la foi catholique. La première rencontre des fiancés a eu lieu à l'un de nos postes militaires du *Gar West*, où mademoiselle Blaine était allée visiter la famille du commandant.

Une anecdote sur le général Chanzy, empruntée à un journal parisien :

« Le général Chanzy, qui vient de mourir si inopinément, était peu causeur.

« Mais il n'en avait pas moins la répartie incisive quand il voulait s'en donner la peine.

« Un jour, devant lui, un sot bravache se vantait de n'avoir jamais eu la moindre émotion au feu.

« — Eh bien, moi, monsieur, répondit froidement Chanzy, le feu m'a toujours ému... même le feu de cheminée ! »

On parle à Québec d'un projet qui ne manque pas, en effet, d'originalité, comme nous allons voir. Il se ferait une grande loterie de 120,000 billets de 25 cents, représentant une somme de \$30,000. Il y aura 50 bons billets sur les 120,000. Les 50 gagnants auront droit à un voyage en Europe ou à la somme de \$200 s'ils ne veulent pas faire le voyage. Les touristes n'auront à s'occuper de rien ; ils seront accompagnés d'un aumônier, d'un médecin et de guides sûrs, qui les conduiront partout. Tout sera réglé d'avance, comme un papier de musique ; on visitera les églises, les monuments célèbres, on ira au théâtre, tout cela pour 25 cents.

LA CHASSE A L'HOMME EN SIBÉRIE

Triste, hélas, est le sort de l'exilé qui parvient à s'échapper des mines de la Sibérie, même lorsque la mort ne vient pas promptement mettre un terme à son existence. Sans aucunes ressources, il faut qu'il mendie ou qu'il vole pour retourner en Russie. Chercher de l'ouvrage peut avoir pour lui les plus désastreuses conséquences. Les exilés méprisent le colon sibérien, disant de lui qu'il est toujours aveugle après sa naissance. Mais le colon sait prendre sa revanche. Il fait travailler l'exilé comme une bête de somme, ne lui accordant qu'à peine le repos et la nourriture nécessaires. Quand il exige un salaire, le colon a une manière originale de le satisfaire. Il lui donne son argent, mais avant que le malheureux puisse s'éloigner, il est tué d'un coup de fusil de son cruel maître. Cette méthode de paiement se pratique en grand. On en use surtout pour les laboureurs errants, qui ayant fini à l'automne de travailler aux champs, se rendent dans les villages pour être payés. Leurs gages leur sont remis et on leur permet de partir. Mais aussitôt après le fermier rassemble ses voisins, leur donne des chevaux et des armes, et tous se mettent à la poursuite des exilés. Ils les rejoignent

bientôt, les tuent presque tous, les dépouillent toujours, et leur argent est divisé entre le fermier et ses compagnons. Le seul égard qu'ils aient pour l'autorité c'est de cacher les cadavres ; ordinairement ils les mutilent, les coupent par morceaux et les enterrent dans des endroits écartés. Cette chasse aux bossus, sur tel est le surnom que les paysans donnent aux exilés, se fait depuis des années, et elle est tellement dans les habitudes du peuple que les voyageurs s'en aperçoivent presque toujours.

— Où sont les hommes ? demandait-on à une femme restée seule dans un petit village, pour avoir soin des enfants.

— Ils poursuivent les bossus, répondit-elle.

Et la démoralisation est si profonde sur ce sujet, que l'on a entendu des jeunes garçons demander à leur père de leur laisser tuer les exilés errants, pour voir comment ils rouleront sur leur bosse.

Dans certaines parties du pays, un exilé revenant des mines est sûr d'être assassiné. Les soldats imitent les paysans dans l'exploitation du pauvre vagabond. Les Cosaques aiment aussi à être servis à bon marché, et ils récompensent par une once ou deux de plomb dans la tête le condamné qui refuse de passer d'un esclavage à un autre.

Pendant la colonisation du Transbaïkal la chasse aux vagabonds était la distraction favorite des nouveaux émigrés. Entre Tomsk et Chiti il y a une localité qui s'est rendue fameuse en cela.

Dans le gouvernement de Tomsk, on cite des villages qui vivent uniquement de la chasse et du vol des exilés. La rivière Kivasan a été tellement remplie de leurs cadavres qu'elle en est devenue infecte. Près de Fingul il y a des bois connus pour être des endroits favorables pour le massacre. Tout ce district conserve les traditions et la mémoire de ces chasses à l'homme. Les héros sont encore vivants. On cite les noms de Bitkov, Romanov et Zivorata, comme ayant eu chacun sa spécialité. Ainsi Romanov se rendit célèbre dans le village de Fingul ; il avait l'habitude de se coucher en embuscade sur le bord du chemin et de tirer sur chaque vagabond qui passait. Bitkov, les soirs d'automne, jetait à l'eau tous ceux qui passaient sur la rivière Augar. Un Sibérien se vante d'avoir tué soixante exilés, un autre affirme qu'il en a assassiné quatre-vingt-dix. On ne cite qu'un seul de ces chasseurs d'hommes dont les victimes aient réussi à se venger. C'était un nommé Pavamonich ; il avait fait cette boucherie toute sa vie. Les vagabonds s'emparèrent de lui et mirent fin à sa belle carrière en le plongeant tout vivant dans une chaudière de métal incandescent.

La mort du cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, porte à quatorze le nombre des membres du Sacré-Collège morts depuis l'accession du pape Léon XIII au trône pontifical. De tous les cardinaux créés par le pape Grégoire XVI, il ne reste que le cardinal Schwarzenberg. Quarante sept des cardinaux créés par Pie IX sont encore vivants. On sait que le nombre des cardinaux est fixé à soixante-et-dix ; or, le Sacré-Collège ne se compose actuellement que de soixante-et-un dignitaires ; il y a donc neuf vacances à remplir.

A ce propos, nous nous permettrons cette réflexion bien naturelle : pourquoi le Canada ne fournirait-il pas un membre au Sacré-Collège ? Il ne manque pas de titres à cet honneur.

L'église du Canada est la plus ancienne de l'Amérique du Nord.

L'importance du Canada catholique est très grande.

Son territoire est pour le moins aussi grand que toute l'Europe.

Les missionnaires qu'il fournit sont aussi nombreux que ceux de bien des autres pays européens.

L'amour des catholiques du Canada pour leur religion n'est pas surpassé par celui d'aucun peuple.

L'attachement des Canadiens catholiques à la personne et aux droits du Souverain Pontife les a portés il n'y a pas bien longtemps encore à envoyer à Rome les membres de leurs familles, les jeunes, pour la défense de ces droits.

Les relations entre l'Eglise et de même que les relations des différents diocèses entre eux, ainsi que la solution d'un bon nombre de questions actuellement débattues et qui menacent de s'éterniser, sont encore des raisons qu'on peut faire valoir pour obtenir un cardinal parmi nous.

Les États-Unis en ont un ; nos titres à cet honneur seraient-ils moindres que ceux des Américains ? Nous n'avons pas à nous prononcer sur cette question.

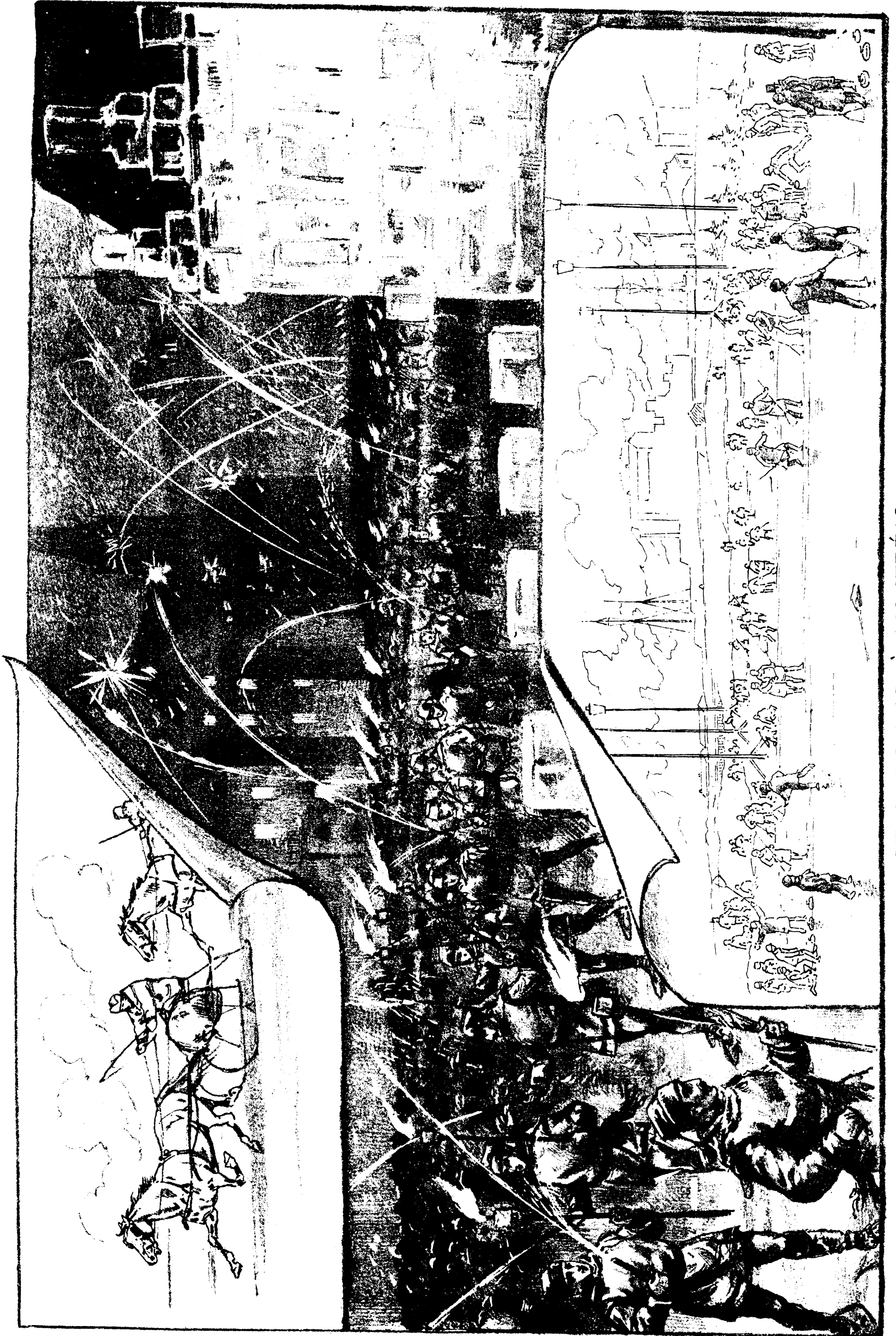
Tout de même, si nous avions un cardinal au Canada, ce serait un grand honneur pour le pays, il nous semble, que nous serions encore plus près de Rome et du Pape.

AUX AVOCATS.—Définition donnée par un plaideur malheureux.

Plaider : Soutenir—mordicus—que le blanc est noir et que le noir est blanc ;

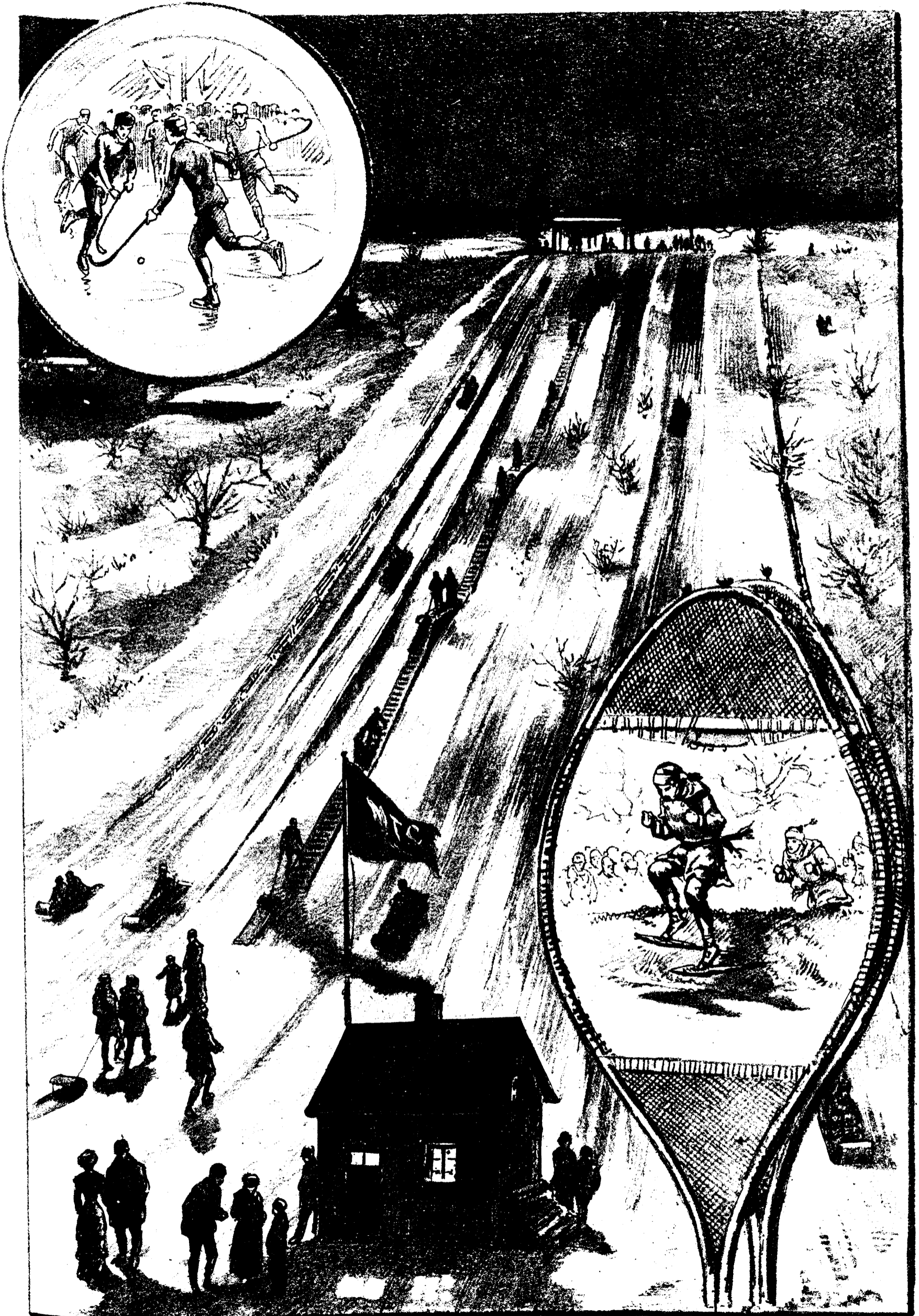
Tâcher d'en convaincre—à tout prix—le tribunal ;

Et finir par être convaincu soi-même !



LE CARNIVAL À MONTRÉAL

PROCESSION AUX FLAMBEAUX AUTOUR DU PALAIS DE GLACE—UNE PARTIE DE GALETS SUR LE SAINT-LAURENT—COURSES SUR LE FLEUVE



LE CARNAVAL À MONTRÉAL

GLISSADES EN TRÂINES SAUVAGES, AU LIEU DIT LA COTE DES NEIGES—CONCOURS DE HOCKEY—COURSES EN RAQUETTES

A MA MUSE

Muse si tu voulais,
Chaque jour pour une heure
Accepter pour relais :
Ma demeure !

Si tu m'aidais un peu ?...
Je saurais faire entendre
Un doux chant—plein de feu :
Pur et tendre.

J'ai—des oiseaux—des fleurs :
Et sur une tablette
Des pinceaux, des couleurs :
Ma palette.

Mais si tu fais défaut,
Tout est insuffisance :
Et pour peindre il me faut :
Ta présence.

J'ai mignonne—un bureau
Et ma plume aime écrire ;
Mais j'attends pour flambeau :
Ton sourire.

Je t'ai dressé l'autel,
Où pour toi je professe
Culte de Ménéstrel
Ma déesse.

CH. PEROTTE DESLANDRES.

ENVERS ET CONTRE TOUT

PAR

ANDRÉ GÉRARD

SECONDE PARTIE

V

(Suite.)

—Mon ami, fit-elle, terminons sur ce triste sujet... Je vous demande de me retirer un instant chez moi, je me sens fatiguée....

—Je me suis mal défendu, murmura le marquis, en arpentant le salon après le départ de sa femme. Il faut demain que je replâtre cette situation.... Si je ne réussis pas à convaincre Mina, à reprendre à ses yeux mon prestige d'autrefois, alors je casse les vitres.... je n'accepterai jamais ce rôle de mari diminué, encore aimé par une sorte de condescendance....

Mina, réfugiée chez Mlle Dumont, pleurait dans ses bras en répétant : "Menteur et lâche !"

Cette fois, il n'y avait plus à se leurrer d'aucune espérance ; des débris du passé elle ne pouvait même pas édifier le plus modeste bonheur. Dans ce dernier écroulement, le devoir restait seul debout ; l'affection par devoir, ce calvaire conjugal qu'il faut graver le sourire aux lèvres, quand le cœur déchiré se soulève de dégoût et de mépris. Une vie finie, un horizon fermé, et cette jeune femme, élevée dans du duvet de cygne, en vue d'une existence de félicité que ne devait atteindre ni une douleur ni une souillure, avait vingt-deux ans.

Au point où en étaient les choses, le "replâtrage" tenté par le marquis fut la goutte qui fit comble cette coupe d'amertume. Mina croyait avoir payé sa dette à la destinée, lorsque, à deux ans de distance, sa mère et son père, pour lesquels elle était en droit d'attendre encore de longs jours, lui avaient été enlevés. A cette heure de désolation où nous sommes, elle se dit : "Voici seulement la mesure !" Hélas ! la mesure qui la connaît ? Quand les coupes sont pleines il leur reste à déborder.

Renaud de la Boissière, lui, garda de sa seconde explication avec sa femme la conviction que, à peu de chose près, il avait regagné ce qu'il appelait son prestige. En l'écoutant, pour ne pas laisser éclater son indignation, Mina se répétait le conseil du vieux curé : "Votre mariage a été pour lui un commencement de salut, il faut continuer à le sauver." Elle eut donc l'air de croire le coupable pour conserver le mari, lorsqu'elle eût tout donné pour en être séparée.

Au sujet de son fils, le marquis témoigna d'abord l'intention de le confier à un de ses fermiers sous prétexte de délicatesse de constitution, jusqu'à ce qu'il pût le placer dans un collège. Mina combattit ce dessein. Elle s'attachait chaque jour davantage à ce doux être qui, tendre et reconnaissant, la suivait partout comme un petit chien fidèle.

—Vous voulez cacher votre fils, dit-elle, abordant le dessous de la question, pourquoi ? Cette histoire, connue à Trouville, connue ici et dans les châteaux environnants, aura bientôt fait le tour de Paris. Le seul motif que vous auriez de dérober Jean, serait mon ignorance de son existence ; cette ignorance, vous ne pouvez l'alléguer. J'aime cet enfant, laissez-le-moi, il m'aidera à attendre que le bon Dieu nous en envoie d'autres.

Renaud objecta que c'était, en partie, dans cette prévision qu'il voulait éloigner Jean.

—Ce serait une injustice qui porterait malheur à ceux que nous espérons, répondit la marquise ; pour eux, Jean sera l'enfant d'une première femme, et nous veillerons à ce qu'aucun éclaircissement ne leur arrive sur ce point.

—Du moment que c'est vous, ma chère Mina, qui la plus atteinte, qui réglez ainsi la situation, dit Renaud, je n'ai plus qu'à m'incliner et à vous remercier.

Lorsqu'il quitta sa femme après cet entretien, le marquis n'avait pas varié dans sa première résolution, qui était de ne jamais reconnaître le fils de Mme Louise. Il projetait, dès que Jean aurait atteint sa douzième année, de l'envoyer en Suisse, dans la famille de son ancien précepteur, avec une modeste pension, et de l'y oublier peu à peu. Il est bien rare que ces pères-là pardonnent aux enfants le mal qu'ils ont fait aux mères.

VI

Une après-dîner de la fin de janvier, Mina était seule avec la comtesse d'Orlandes, dans un boudoir de soie de Chine ivoire, brochée de grandes fleurs d'or, et dont un tapis de loutre couvrait le parquet. Tout ce qui entourait les deux jeunes femmes était d'une richesse exquise et merveilleuse ; on ne pouvait rêver, pour y loger le bonheur, nid plus luxueux et plus charmant. Et cependant, ce n'était guère que pour pleurer près de sa fidèle amie que la marquise se retirait là. Ce fardeau accepté de rester en apparence, pour ce mari qu'elle avait cessé d'aimer et qu'elle méprisait, l'épouse des deux premières années l'écrasait par moments à un tel point, qu'il lui paraissait impossible de pouvoir se relever.

—Je n'en puis plus ! je n'en puis plus ! répétait-elle ce jour-là à travers ses larmes, la tête appuyée sur l'épaule de la comtesse d'Orlandes, lorsque tout à coup la portière qui séparait le boudoir d'un petit salon s'écarta, et le marquis parut.

D'ordinaire, sorti après le déjeuner, il ne rentrait qu'une demi-heure avant le dîner. Ses soirées étaient consacrées à la marquise qu'il accompagnait partout, de quoi son beau-frère de Noves et son ami d'Orlandes le raillaient fort. Mais Renaud était encore épris de sa femme, ou pour mieux dire de sa beauté.

Arrêté sur le seuil du boudoir, il embrassa la scène que nous savons d'un coup d'œil ; le sang lui monta au visage, et il mordit sa lèvre agitée d'un frémissement de colère. Ayant entendu l'exclamation découragée de Mina, il eut en une seconde la nette perception du rôle qu'elle jouait. L'espèce de vague sentiment qu'il en avait eu parfois, mais que toujours son orgueil rejetait, se changea à cette minute en la plus humiliante des convictions. L'attitude des deux jeunes femmes était d'ailleurs d'une si compromettante éloquence que, de leur côté, elles restèrent un instant interdites.

—Pardonnez-moi, fit Renaud, reprenant contenance, je vous croyais seule, Mina.

Et avisant près d'elle, ouvert sur une table, un roman en vogue, il ajouta avec à propos :

—Ah ! je vous surprends, mesdames les sages, mesdames les saintes, en plein attendrissement défendu !

—L'avez-vous lu ce livre, Renaud ? demanda Mme d'Orlandes, saisissant la diversion.

—Oui, je l'ai parcouru.... joli, mais trop quintessencié.

Ils échangèrent quelques impressions, et pendant ce temps Mina acheva de se remettre et parvint à sourire.

Alors le marquis, s'asseyant, lui communiqua une lettre que son homme d'affaires venait de lui envoyer au club, et à laquelle il fallait une réponse immédiate attendue par le correspondant de Vienne.

Mina donna son avis sur le mouvement de fonds proposé, et Renaud, saluant Mme d'Orlandes, d'un air aimable et dégagé de toute arrière-pensée, alla écrire dans son cabinet.

—Il n'a rien entendu ! dit Mina avec un soupir de soulagement.

—C'est une chance ! répondit la comtesse songeuse.

Les deux amies convinrent pour le lendemain d'un rendez-vous chez de pauvres gens qu'elles assistaient en commun, et se séparèrent, Mme d'Orlandes préoccupée, Mina rendue plus prudente par la frayeur qu'elle avait eue, se promettant de s'observer rigoureusement à l'avenir.

Un mois s'écoula, les façons d'être de Renaud vis-à-vis de sa femme restaient exactement les mêmes, et Mme d'Orlandes pensait s'être alarmée à tort. Le marquis, lui, dans son orgueil blessé au vif, voulait que Mina crût qu'elle avait cessé d'être aimée, lorsqu'il la délaisserait. Il patientait donc pour se venger, craignant par trop de hâte de faire soupçonner à sa femme qu'il l'avait entendue et comprise.

Il procéda dans son détachement d'elle par une insensible gradation, qui fut pour Mina un supplice inverse du précédent ; supplice qui, d'une part, eut les douceurs d'une délinquance, et qui, de l'autre, troubla si cruellement cette conscience de chrétienne, incapable d'un compromis, qu'elle en perdit toute paix.

C'en était fait, son mari s'éloignait d'elle, pour se jeter dans cette folle et coupable existence, où son beau-frère avait perdu sa dignité et presque son honneur. N'était-ce point sa faute à elle, Mina ? Avait-elle su rester à la hauteur de son rôle et dissimuler assez sa tristesse ? Pour garder son ascendant sur Renaud, n'aurait-elle pas dû devenir une de ces brillantes et joyeuses mondaines qui enveloppent leurs maris frivoles dans un tourbillon de divertissements sans cesse renouvelés, coquettes jusqu'à la limite où commence pour eux l'inquiétude, jamais le soupçon ?

Mina, qui ne goûtait que les plaisirs simples, une existence intime, la campagne, les larges horizons, où la pensée grandit dans l'infini, se fût cependant résignée à se lancer dans le "mouvement" pour garder des dangereuses tentations de l'enfer un cher compagnon moins épris qu'elle d'un de ces foyers paisibles, où le bonheur, semblable à une liqueur précieuse, se savoure goutte à goutte, sous le manteau de la cheminée, la porte bien close, pour ne pas qu'un seul de ses parfums s'évapore.

Renaud n'était plus un cher compagnon, mais, pour Mina, il restait le devoir. Elle se décida donc, malgré ses répugnances, à faire de sa maison un séjour de fêtes continuelles. La comtesse d'Orlandes, qui avait eu un des salons les plus brillants de Paris, avant que son mari eût mangé la moitié de leur fortune, prêta à son amie le secours de son expérience, aidée dans l'organisation matérielle par Mlle Dumont, qui se rappelait l'ordonnance des splendides fêtes données à Vienne par le duc et la duchesse, les premières années de leur mariage. Le succès fut complet ; on ne parla bientôt plus dans le "tout Paris" que des magnificences de l'hôtel de la Boissière, de l'état des bals, du charme des soirées, des comédies et de mille divertissements ingénieux ; du grand style des repas. Mais ce qui fit surtout sensation, ce fut la délicieuse beauté de la jeune marquise, mise en relief par la richesse des habillements et des pierreries incomparables. Mina n'aimait que les perles, les étoffes blanches et vaporeuses, les fleurs naturelles, tout ce qui cadrait avec sa fine et poétique nature. Renaud critiquait ces toilettes "angéliques." On la vit en brocart, en velours, en damas. Un soir, à un bal costumé, elle apparut dans la reproduction de l'habit de noces de son aïeule, la duchesse Gisèle, dont les chroniques de sa maison avaient, nous le savons, conservé la description : brocart d'argent à traîne immense, brodé de roses de rubis, diadème semblable dans les cheveux, d'où descendait un long voile en vieux point de Venise, une merveille.

Lorsqu'elle se vit ainsi vêtue dans les grandes glaces de sa chambre, Mina se rappela ce récit qu'elle avait fait à son damoiseau dans la tour de l'ancien Burg, et une lame brûlante jaillit de sa paupière. Tout son doux passé se leva avec son cortège de pures joies, de chastes rêves, de naïves tendresses

puis peu à peu, du fonds de ses souvenirs, la charmante et sympathique figure d'André Bernard émergea sur le reste et le couvrit. L'avait-il oubliée, lui ? Le verrait-elle jamais ? S'était-il marié dans ces pays lointains ? Sans doute, et il était heureux. Et elle, elle était seule, toute seule, près d'un mort vivant, pas même un enfant pour la consoler ; sur cet amour flétri rien ne voulait plus fleurir. Ah ! si elle avait su à Rosenthal... su et deviné ! si elle avait prononcé une parole à propos, peut-être son père et sa mère ne lui auraient-ils pas refusé celui qui était "du monde" de son cœur et de son âme car c'est sur les âmes que Dieu marque les quartiers. Soudain elle arrêta sa pensée par un violent effort, effrayée de l'ardeur avec laquelle elle s'élançait dans ce voyage au paradis perdu.

On devine l'intime et vaniteuse satisfaction du marquis, en présence de ce que tentait et réalisait sa femme pour l'attacher à sa maison et le ramener à elle. Il n'eut pas l'illusion d'un retour de tendresse, pas plus que, dans sa dégradation, il ne soupçonna l'héroïque mobile de ces efforts. Rapetissant Mina à sa mesure, il supposa que l'orgueil était seul en jeu chez elle. Et elle, pendant ce temps, songeait parfois à cette neige immaculée qui couvrait l'hiver les ruines du vieux Bu g des Rosenthal, sur le sommet du Platbusch, et eût souhaité d'aller s'ensoleiller dans ces blancheurs pour y mourir.

Sa vie s'écoulait ainsi. Crucifiée jusqu'au fond de l'âme, elle dansait, jouait la comédie, allait aux courses, suivait les chasses ; partout où un plaisir appelait son mari, et on la voyait, un masque souriant sur ses larmes, animée, fiévreuse, paraissant n'avoir au monde qu'un souci : s'amuser. Ceux qui ne jugent que sur les apparences, envient cette inépuisable fortune qui pouvait ne se rien refuser, disaient en voyant passer la jeune marquise dans son joyeux tourbillon : en voilà une heureuse !

Lorsque Renaud eut bien joui de ces sacrifices, lorsqu'il eut saturé Mina d'angoisses, semblant toujours sur le point de rompre avec elle, lorsqu'il eut donné à son orgueil la fête de voir cette femme si fière et si pure le disputer à de bas plaisirs, le marquis résolut de compléter sa revanche. Puisque Mina ne tenait à lui que par amour-propre, c'était dans ce sentiment qu'il la frapperait.

Brusquement, il partit pour l'Italie. Un court billet prévenait Mina de ce voyage "d'affaires." Les la Boissière avaient des parents en Lombardie, et depuis un an une succession fort embrouillée était ouverte ; de laquelle succession Renaud s'inquiétait peu.

Ce vain prétexte ne put tromper la marquise ; elle se sentit abandonnée. D'un autre côté, le baron d'Armeuil, qui ne pardonnait point à sa nièce de ne l'avoir pas pris au sérieux sous ses couches de fard, eut des doléances si habilement maladroites au sujet de ce voyage, que la pauvre Mina ne put conserver aucun doute.

Tant de luttés, d'efforts, de sacrifices, d'humiliations, pour sauver son mari du désordre, pour lui garder la dignité de sa vie, étaient perdus. Désormais, ayant tout tenté, Mina n'avait plus de secours à attendre que de Dieu. Lui seul pouvait tirer ce malheureux du gouffre où il s'enfonçait. A son retour, s'il revenait, sa femme ne serait plus que la sœur de Charité de son âme ; étrangers sous le même toit, il ne devait plus attendre d'elle que ses prières et sa pitié. Ce dernier intérêt disparu, la marquise de la Boissière se trouva à vingt-cinq ans, dans tout l'état de sa beauté, maîtresse d'une fortune immense, seule dans la vie. Ni mari, ni enfant, ni espérance, rien ; tout détruit, tout sombré. Et, grondant aux portes de son hôtel solitaire et splendide, le monde, si dangereux et si cruel aux abandonnées ; le monde avec ses pièges et ses périls.

TROISIÈME PARTIE

I

Un des premiers jours d'avril de l'année suivante, chez la vicomtesse de Verrières, un joli bal intime mettait sa fine note dans le joyeux concert des *alleluia* de Pâques. Les belles pénitentes du carême avaient quitté les robes sombres et apparaissaient dans de fraîches toilettes, toutes fleuries par le printemps. Il y avait, cependant, ce soir-là, une plus grande attraction que leur beauté dans les salons de Mme de Verrières : un voyageur, un artiste, de retour d'Orient, d'où il rapportait des toiles merveilleuses, de ravissantes mélodies d'un charme puissant et original, et un ouvrage si fin que d'un rare mérite qui, joint à des travaux précédents, allaient lui ouvrir les portes de l'Institut.

Malgré la couche de hale qui dore son teint brun, et une légère expression de tristesse où s'est un peu noyée la flamme du regard, nous reconnaissons vite André Bernard, en plein épanouissement de ses brillantes facultés. Nulle part plus qu'à Paris, le talent n'est lettres de noblesse ; et bien des mères de la rive gauche, dont les aimables filles, faute d'une grosse dot, commencent en tapinois à épinglez la coiffe de sainte Catherine, se seraient fort accomodées pour genre de ce jeune homme riche de gloire et d'argent, d'un charmant physique, et bien apparenté en bonne bourgeoisie. Mais, d'après un mot du vicomte de Verrières, ancien camarade de collège d'André et resté un de ses plus fidèles amis, le bruit courait que ce remarquable personnage était un affreux polygame : il avait épousé les neuf Muses et déclarait vouloir s'en tenir là. Les romanesques décidèrent que les neuf sœurs cachient quelque grande passion, et le prestige d'André s'augmenta de tout l'attrait d'un mystère.

Quel nom donner à ce sentiment idéal voué par l'artiste au souvenir de cette Mina, qu'il se représentait mariée et heureuse dans la poétique contrée où il l'avait connue ? Sept années avaient passé sur cet amour sans lendemain, mais il en était resté dans l'âme d'André, comme une fleur suave qui la parfumait toute. Fleur de tendresse et de mélancolie, dont ses yeux ne voulaient point se détourner pour se fixer sur le séduisant parterre qui les appelait. Le rêve de sa jeunesse s'était trouvé vivant sur son chemin, il avait dû le fuir, mais il gardait son deuil. Epris d'art et de science ainsi qu'il l'était, travailleur infatigable, sa vie se trouvait d'ailleurs si remplie, qu'il en sentait moins, dans le vide intérieur, cette petite brisure par où son cœur pleurait.

Le bal était à l'apogée de son entrain. Debout dans l'embrasure d'une fenêtre, André Bernard causait de l'Orient avec le père de la vicomtesse de Verrières. A un moment, celui-ci s'interrompit et dit à sa fille qui passait :

—Est-ce que Mme d'Orlandes et Mme de la Boissière sont déjà parties ?

(La suite au prochain numéro.)

LE GÉNÉRAL CHANZY

(Voir gravure)

C'est dans la matinée du 6 janvier que le général Chanzy a été trouvé mort dans son lit, à Châlons-sur-Marne (France).

Le glorieux soldat qui, pendant deux mois, avec des armées improvisées, disputa, pied à pied, le sol français aux généraux allemands, a succombé à une attaque d'apoplexie.

Il exerçait, depuis huit mois, le commandement du 6^e corps d'armée.

Antoine-Eugène-Alfred Chanzy, était né à Nouart, dans le département des Ardennes, le 18 mars 1823. Fils d'un capitaine de cuirassiers du premier empire, il entra à 16 ans au service de la marine. Il en sortit au bout d'un an, et s'engagea six mois après au 5^e régiment d'artillerie. Admis à Saint-Cyr le 13 décembre 1841, sous-lieutenant au régiment des zouaves le 1^{er} octobre 1843, il conquiert rapidement tous ses grades et se distingua particulièrement en Algérie et durant les campagnes d'Italie et de Syrie. Il fut promu général de brigade le 14 décembre 1875, et commanda en Algérie les subdivisions de Bel-Abbès et de Tlemcen.

A la première nouvelle de la déclaration de guerre entre la France et la Prusse, il était venu d'Afrique solliciter un commandement du ministère. Le maréchal Leboeuf le tint à l'écart. Mais après la révolution du 4 septembre, le gouvernement de la Défense nationale le nomma général de division le 30 octobre, et le 2 novembre suivant commandant du 16^e corps, compris dans l'armée de la Loire, qui prit une part brillante, le 9 novembre, à la bataille de Coulmiers, et gagna, le 1^{er} décembre, la bataille de Patay.

Commandant en chef de la deuxième armée de la Loire le 5 décembre 1870, après la grande bataille de Coulmiers et la retraite du général d'Aurelle de Paladines, et signalé par Gambetta au gouvernement de Paris, dans une dépêche du 14 décembre, comme "le véritable homme de guerre révélé par les événements," il lutta héroïquement pendant deux mois, avec des forces improvisées, contre les armées des généraux allemands von der Tann, grand duc de Mecklembourg et Frédéric-Charles, et, malgré les rigueurs de l'hiver et les lacunes d'une organisation précipitée, fit preuve de talents militaires et d'une rare ténacité.

A Beaugency, Josnes, Marchenoir et Origny, il arrêta le mouvement offensif des Allemands. En concentrant son armée entre Vierzon et le Mans, il trouva une solide base d'opérations et put continuer une résistance que la prise de Metz et l'invasion qui en résulta rendirent de plus en plus difficile. Il lutta plusieurs fois avec avantage, mais, forcé de battre en retraite après la journée du 11 janvier, où il avait tenu tête à la fois au prince Frédéric-Charles et au duc de Mecklembourg, il abandonna le Mans et se réfugia derrière la Mayenne pour se reformer à Laval.

Vigoureusement attaqué pendant ce mouvement, il soutint, le 15 janvier, avec le 16^e corps, commandé par l'amiral Jauréguiberry, une lutte désespérée, qui donna au gros de son armée le temps de s'établir dans de fortes positions sur la Mayenne. Il avait perdu, après ces six jours de combat, 12 pièces de canon et près de 20,000 hommes, morts, blessés ou prisonniers. C'est à Laval, au moment où, après avoir reposé ses troupes et reconstitué son armée, il se préparait à reprendre l'offensive, que le surprit la nouvelle de l'armistice.

Aux élections générales du 8 février, pour l'Assemblée nationale, le général Chanzy obtint à Paris, sans être élu, 60,700 voix, mais fut nommé représentant des Ardennes le deuxième sur six par 44,225 suffrages. Il se prononça énergiquement dès les premières séances pour la prolongation de la lutte.

A l'Assemblée nationale, il fit partie du centre gauche, dont il fut même élu président. A cette occasion, il prononça un discours dans lequel il se ralliait à la République.

Le 29 juillet 1872, il fut nommé membre du comité de défense et commandant du 7^e corps d'armée; le 1^{er} septembre de la même année, il engagea les officiers et ses subordonnés à se placer au-dessus des partis et des passions qui divisaient le pays.

Le 11 juin 1873, il fut nommé gouverneur-général de l'Algérie, avec le commandement en chef des forces de terre et de mer de la colonie. Malgré ses dispositions conciliantes, ses administrés lui suscitèrent des difficultés. Il fut forcé de mettre Alger en état de siège. Cependant, il contribua à la prospérité de la colonie en faisant exécuter de grands travaux. Il fut le promoteur et l'organisateur principal de l'exposition algérienne, et on lui doit plusieurs lignes de chemins de fer ainsi que le fameux barrage de l'Oued Fergouy.

Il fut l'un des soixante-quinze sénateurs inamovibles élus par l'Assemblée le 10 septembre 1875, et dans la Chambre haute il siégea au centre gauche.

Le 30 janvier 1879, lors de la réunion en congrès du Sénat et de la Chambre pour l'élection d'un président de la République, le général Chanzy réunit 99 voix sans être porté candidat.

Le 18 février, un décret le nomma ambassadeur de

France en Russie, en remplacement du général Le Flô.

Elu depuis le 8 octobre 1875 conseiller-général des Ardennes, pour le canton de Vouziers, il a été constamment choisi pour président de l'assemblée départementale. Il avait été élevé aussi à la dignité de grand'croix de la Légion d'honneur, le 22 août 1878.

Les obsèques du général ont eu lieu le lundi 8 janvier, à Châlons. Dès le matin, une foule immense se pressait aux abords de l'Hôtel du commandement.

L'archevêque de Reims, l'évêque de Nancy, l'évêque de Verdun, le président et le procureur-général de la Cour d'appel de Nancy ont voulu assister aux funérailles du brave général.

De Paris, étaient venus, par train spécial, M. le général Billot, ministre de la guerre; le maréchal de MacMahon, le maréchal Canrobert, le général Pittié et le commandant Fayet, représentant le président de la République, etc., etc., des délégations de l'Ecole polytechnique, de Saint-Cyr, etc.

A une heure, Mgr Sourrieu, évêque de Châlons, a procédé à la levée du corps.

Le cercueil était orné de drapeaux, couvert de couronnes et porté par dix sous-officiers.

Après la cérémonie, le cortège, où figuraient plus de deux mille officiers de toutes les armes, des discours ont été prononcés sur la place Saint-Etienne, après quoi un défilé général a eu lieu devant le cercueil.

NOTES COMMERCIALES

(Du *Moniteur du Commerce*)

Il a été vendu sur les marchés de Londres de la très bonne viande de mouton, de la Nouvelle Zélande, à 6½ d. la livre.

On dit que la banque des Comtés de l'Est a acheté une part dans la fabrique de sucre de betterave de Coaticook.

Deux des verreries de Whitall Tatum & Cie., situées à Millville, New-Jersey, ont suspendu leurs opérations par suite du manque de commande.

La fabrique de sucre de betterave de West-Farnham doit être convertie en raffinerie de sucre. M. Wm Donahue, sera le directeur de l'usine transformée.

La Compagnie du chemin de fer de la Pennsylvanie a muni tous ses waggons de voyageurs d'une boîte contenant les bandages et les médicaments nécessaires au premier pansement des blessés.

Les amateurs de sucre de canne apprendront avec plaisir que les fabriques de glucose de l'Iowa n'ont pas réussi. Le capital engagé et par conséquent perdu s'élève pour l'ensemble des usines à \$500,000.

A la dernière assemblée des directeurs du chemin de fer Montréal, Portland & Boston, M. S.-T.-F. Willet a été nommé président, M. A.-B. Chaffee, vice président, et M. M.-S. Loneragan, secrétaire-trésorier.

Il existe à Londres une compagnie assurant la vie des chevaux. Le terme le plus long est un an et le plus grand risque couvert, est de \$500. Une telle assurance aurait certainement de grandes chances de réussite dans notre pays.

Les récoltes du chemin de fer Chicago-Grand-Tronc accusent une augmentation de \$413,000 pour les six derniers mois de 1882, comparés avec la même période de temps en 1881. Ce chemin contrôle maintenant toutes les lignes entrant des Etats-Unis dans le Canada.

La France a, la première, appliqué l'électricité à l'agriculture, l'Allemagne aujourd'hui la suit dans cette voie. A une exposition agricole à Ladenburg, l'électricité a été le pouvoir qui a mis en mouvement une machine à battre le blé. Le succès a été complet.

Suivant le docteur Siemens, l'emploi du charbon pour l'usage domestique est une source de grande perte. Le charbon devrait être transformé en gaz et en coke; le gaz peut chauffer avec plus d'économie que le charbon, de plus le coke et les autres produits provenant de la fabrication du gaz ont plus de valeur que le charbon même dont ils sont tirés.

Les officiers de douane qui avaient cru de leur devoir de saisir des marchandises importées par M. McMaster, McClung et Cie., ont été désavoués par les autorités supérieures d'Ottawa et la marchandise saisie rendue à leurs propriétaires. La parfaite honorabilité de la maison McMaster, McClung et Cie., ne laissait aucun doute sur le résultat de la saisie.

DE TOUT UN PEU

Les profits des fabriques de coton, aux Etats-Unis, sont aujourd'hui double de ce qu'ils étaient en 1840. Le nombre actuel des broches en activité est de 10,653,435, et celui des métiers à tisser de 225,759. La consommation du coton a été en 1882 de 1,760,000 balles.

Les naufrages représentent pour l'année 1882, 284 navires, contre 198 en 1881. Il y a eu 2,000 personnes perdues contre 1,459 l'année précédente. Cette augmentation des sinistres maritimes est tout à fait hors de proportion avec l'augmentation du nombre total de navires.

Notre année 1883 correspond à l'année 6596 de la période julienne. A la troisième année de la 665^e olympiade, à 2626 de la fondation de Rome et à l'an 5643 des Juifs. Elle correspond encore à l'année 1300 de l'Hégire.

Notons que cette année sera fertile en phénomènes astronomiques: il y aura deux éclipses de soleil et deux de lune.

Un journaliste de Philadelphie s'occupe avec succès de l'incubation artificielle des œufs, sur une ferme qu'il possède près de Bristol. L'incubateur dont il fait usage est chauffé par un fourneau ordinaire qui consume pour environ un dollar de charbon pour couvrir une boîte de 400 œufs. Généralement les quatre-vingts pour cent de ces œufs réussissent, ce qui fournit un résultat plus avantageux que par le procédé naturel.

Une jeune fille se présentait dernièrement dans un hôpital de Vienne (Autriche), et demandait à être examinée, disant qu'elle était soudainement devenue sourde d'une oreille, et que personne n'avait pu comprendre la cause de son affliction. Le professeur Gruber lui répondit avec bonté qu'il verrait ce qu'il pouvait faire et se mit à la questionner sur les circonstances qui avaient accompagné l'accident.

Avec beaucoup d'hésitation et en rougissant énormément, la jeune fille finit par lui confesser qu'au retour de son fiancé, après une longue absence, il l'avait saisi dans ses bras et appuyé la bouche sur son oreille en déposant sur cette organe un vigoureux baiser. Elle éprouva à l'instant une vive douleur, et c'est de ce moment que datait sa surdité. Le professeur, après avoir procédé à un examen, a découvert une rupture du tambour de l'oreille, et n'a pas hésité à déclarer qu'elle été produite par le baiser.

C'est là une sévère leçon pour les amoureux trop ardents, qui devraient s'abstenir de pareilles démonstrations d'amour, et se souvenir qu'une Providence infinie leur procure des traits bien plus attrayants pour y déposer leurs baisers, et sur lesquelles ils peuvent, sans le moindre danger, se livrer à une démonstration osculatrice sans limites.

On avait dit que la race indienne disparaîtrait bientôt du sol des Etats-Unis; que, chassée des terres du centre, refoulée jusqu'aux rivages de la mer Pacifique et jusqu'aux sources des grands fleuves du nord-ouest, elle diminuerait chaque jour par suite de la famine et des combats qu'elle avait à livrer. Il en est autrement: Elle augmente de 1,000 par an, d'après une statistique récente. 291,850 indiens occupent encore les territoires qui leur ont été concédés par le gouvernement fédéral. L'instruction commence à pénétrer parmi eux. L'année dernière, 8,508 jeunes Indiens ont suivi le cours des écoles, et si l'allocation du gouvernement était plus élevée, le nombre des élèves augmenterait encore. On sait qu'il s'est formé une société pour la protection de la race. Philadelphie en est le centre, mais elle a des ramifications dans toutes les grandes villes du Nord. Il s'agit d'amener les Indiens à adopter notre civilisation et obtenir pour eux les droits politiques et sociaux dont jouissent les citoyens des Etats-Unis.

Aux examens:
L'examineur.—Mademoiselle, savez-vous ce que l'on entend par ces mots: Le fatalisme musulman?
L'élève.—Oui, monsieur. C'est l'Isthme de Suez.

Mères! Mères!! Mères!!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirup Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.



LE CARNAVAL À MONTRÉAL
LE GRAND BAL À L'HÔTEL WINDSOR

NOUVELLES DIVERSES

—On dit que M. Célestin Bergevin, député de Beauharnois, sera nommé agent d'émigration à Manitoba.

—L'Événement annonce la formation prochaine d'une société de capitalistes Canadiens-Français, pour l'exploitation du commerce de bois sur la rive nord.

—C'est une dame qui remplit aujourd'hui les fonctions de secrétaire auprès de l'honorable M. Smith, député-ministre de la marine.

—Samedi dernier, à Lorette, est décédée Emilie Otesse, femme du grand chef des Hurons, F. X. Picard, alias Tahourenche. Mme Picard était âgée de 70 ans.

—Albert Smith, le meurtrier de Hayes, qui était détenu pour vingt années au Pénitencier de Saint-Vincent de Paul, s'est évadé jeudi dernier de la prison. Il a été repris le même jour.

—Le couronnement du czar de Russie, dont on parle depuis si longtemps, serait définitivement fixé au 27 mai prochain... si les nihilistes le permettent. Il aurait lieu à Moscou, dans la cathédrale du Sauveur.

—Le gouverneur Butler propose de faire l'expérience du suffrage des femmes, en commençant par les affaires municipales. Il est probable que ce projet va être tenté dans le Massachusetts.

—Les quatre prisonniers impliqués dans le meurtre d'Ayotte, à Arthabaska, Blanchet, Orr, Landry, sr., et Landry, jr., ont été condamnés à subir leur procès pour meurtre, au prochain terme de la cour criminelle de ce district.

—La compagnie du chemin de fer "le Grand-Tronc" a refusé de recevoir du fret du chemin de fer du Pacifique. Les employés de la compagnie prétendent que les gares sont encombrées. Les marchands sont très mécontents de ce refus.

—On mande de Rome que la comtesse Virginia Morono, grande dame de l'aristocratie romaine, s'est suicidée dans un moment de prostration nerveuse, en se jetant en bas d'une fenêtre du troisième étage de son palais.

—Un incendie a complètement consumé, jeudi dernier, vers onze heures, le grand magasin d'épicerie de M. D.-C. Brosseau, situé au Nos 40, 42, 44 et 46 rue Notre-Dame (centre). Les dommages sont évalués à environ \$60,000, partiellement couverts par les assurances.

—Si vous n'y croyez pas et que vous voulez vous convaincre de l'efficacité de l'Huile St. Jacob et qu'il est le meilleur remède offert au public, apprenez que des rhumatismes de plusieurs années ont été guéris par cette huile merveilleuse ; elle agit avec la promptitude de l'électricité, elle est aussi un remède certain contre la névralgie.

—Une assemblée du barreau de Montréal a eu lieu il y a quelques jours au Palais de Justice pour prendre en considération les plaintes portées par M. H. Pillet contre M. Ed Barnard, C. R. Celui-ci est accusé de conduite indigne d'un membre du barreau envers son confrère. Une nouvelle assemblée aura lieu prochainement afin que le bâtonnier puisse se prononcer sur la question.

—Il existe aujourd'hui aux Etats-Unis pas moins de 125 journaux et revues périodiques rédigés par des nègres et destinés à la population noire. Ces journaux viennent de se constituer en syndicat, et leurs délégués, tous nègres pur sang, se sont réunis à Washington pour fonder la National Colored Press Association. Ils n'admettent parmi eux aucun blanc ni même de mulâtre.

—Le public sera heureux d'apprendre sans doute que les survivants de la tragédie de Little Rideau se rétablissent rapidement. Mlle Maggie Cooke peut vaquer à ses occupations habituelles, et son frère William, dont les blessures ont inspiré des craintes si sérieuses, reprend des forces de jour en jour.

—Neuf protestants ont embrassé la foi catholique en 1882, dans le diocèse de St-Germain de Rimouski. Trois étaient de la paroisse de Port Daniel, deux de Sainte-Adélaïde de Pabos, deux de la mission de la Rivière-à-la-Pie, sur la côte de Labrador, un de St-Alban de Cap Rosier et un autre de St-Michel de Percé.

Nous apprenons aussi la conversion d'un jeune protestant dans un chantier en arrière de Ste-Adélaïde de Pabos. Etant à l'article de la mort, il a fait venir le prêtre d'une distance considérable (35 milles), et s'est trouvé guéri instantanément en recevant le Saint-Via-tique.

—Le télégraphe annonce la mort du célèbre chanteur Tamberlick, à l'âge de 63 ans. Comme chanteur, il avait obtenu des succès qui n'ont été surpassés par ceux de personne. Il est venu à New-York en 1873, mais pas en Canada.

—La famine cause déjà de terribles souffrances en Irlande. La charité privée ne peut suffire aux besoins pressants de la population, et le gouvernement anglais va bientôt avoir à charge la partie de l'Irlande où la misère est la plus affreuse. Dans le Donegal, on en est réduit à se nourrir d'aliments que les bêtes mangeraient à peine.

De quelque côté que se tourne le gouvernement anglais, en ce qui regarde ce malheureux pays, les perspectives sont loin d'être gaies.

Une bonne santé et tout ce qui tend à prolonger la vie, doit être considéré de la plus haute importance. A ce sujet, M. C. Nelson disait qu'il avait souffert d'un rhumatisme aigu qui lui avait fait perdre l'usage d'un bras ; quelqu'un lui conseilla de faire usage de l'Huile de St-Jacob, après que les autres remèdes eurent été employés sans résultats. Cette Huile a agi comme un talisman, le guérissant complètement de son rhumatisme.

UNE NOBLE ACTION

C'était pendant la guerre qui dura de 1652 à 1660, entre Frédéric III, roi de Danemark, et Charles-Gustave, roi de Suède. Après une bataille dans laquelle la victoire était restée aux Danois, un gros bourgeois de Flensborg allait se désaltérer à même une bouteille en bois contenant de la bière, avant d'aller faire panser ses blessures, lorsqu'un Suédois blessé et gisant sur le champ de bataille poussa une plainte que le Danois entendit. Alors celui-ci, répétant les paroles de Sidney : "Tu en as plus besoin que moi," s'agenouilla près de son ennemi pour lui verser la bienfaisante liqueur dans la bouche. Pour remerciement le traître Suédois lui tira un coup de pistolet et le blessa à l'épaule.

—Vilain ! s'écria le Danois, je viens à ton secours et tu veux m'assassiner. Je vais te punir. Je t'aurais donné tout ce que contient ma bouteille, maintenant tu n'en auras que la moitié.

Et il commença par boire lui-même, après quoi il donna le reste au Suédois.

Le roi, ayant entendu parler de cette belle action, envoya chercher le bourgeois et lui demanda comment il avait pu ne pas ôter la vie à un pareil misérable.

—Sire, répondit l'honnête bourgeois, je ne pouvais pas achever un ennemi blessé.

—Tu mérites d'appartenir à la noblesse, lui dit le roi, et il le fit noble sur le champ, en lui donnant pour blason une bouteille de bois transpercée d'une flèche !

Cette famille vient de s'éteindre par la mort d'une vieille demoiselle.

UN PARALLÈLE

Le *Nouveau Temps*, le journal le plus répandu de Russie après le *Golos*, établit un parallèle entre Gambetta et M. de Bismark :

"On peut certainement comparer le grand patriote à Bismark. Il lui était cependant supérieur en talent et en facultés intellectuelles. On ne doit pas oublier d'ailleurs que le chancelier allemand a été puissamment aidé par la forme gouvernementale de la Prusse. Gambetta, au contraire, a dû tout conquérir à force de talent et d'énergie. Pour Bismark, la faiblesse du monarque et les formes modérées de la constitution ont pavé le chemin. Combien de fois ne l'avons-nous pas vu triompher des partis, non par suite de ses succès oratoires, mais grâce à l'impuissance politique de l'opposition.

"Gambetta, au contraire, a dû tout à lui-même, à sa seule initiative. Il n'a jamais pu appliquer tranquillement ses idées, ayant dû sans cesse lutter pour faire triompher la République de l'empire, de la Commune, de l'invasion et, en dernier lieu, des intrigues des partis.—Sa mort est prématurée.—Elle l'a renversé inopinément, comme par surprise, ainsi qu'une balle perdue frappe mortellement un général en chef au milieu du champ de bataille. C'est en effet en lutteur, sur le vaste champ de la bataille politique, qu'il est mort, adoré par les uns, haï par les autres, qui jalouaient son talent ; mort de plus en lutteur loyal et chevaleresque, ne pensant pas à se venger de ses adversaires, mais à les convaincre de leurs erreurs à force de calcul, d'intelligents efforts et d'énergie. Les calomnies les plus basses ne lui ont pas été épargnées dans les derniers instants de sa vie. Mais elles feront silence autour de son cercueil, et la France reconnaîtra qu'elle vient de perdre un grand homme et, avec lui, bien des espérances qui leur étaient chères à tous les deux."

LES ÉCHECS

Montréal, 8 Février 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

SOLUTIONS JUSTES :

No. 342.—MM. P. Fabien, L. Dargis, H. Lupien, D. P. J., M. Lafrenais, J. Maurien, L. Dubé, Montréal ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; N. H. Guérin, Pointe-Lévis ; G. P., Arthabaska ; Honoré M., Louiseville ; H. Bégin, C. H. Provost, Ottawa ; F. Gingras, Trois-Rivières ; V. Gagnon, O. Pigeon, S. Tardieu, Québec ; L. O. P., Sherbrooke ; I. Lafrenière, N. P., Sorel ; E. Legault, Ottawa.

PETITES NOUVELLES.

M. Simonson a gagné le premier prix du tournoi du "Manhattan Chess Club," de New-York.

Le 23e régiment de Brooklyn a l'intention, paraît-il, de donner une exhibition d'une partie d'échecs avec des personnages vivants, qui représenteront les pièces, dans le cours du mois de mars prochain ; cette séance sera à peu près semblable à celle qui a eu lieu il y a trois ans à l'Académie de Musique de New-York. M. le capitaine Mackenzie et M. Eugène Delmar ont été invités à conduire cette partie.

Au pays de M. . . . voici de quelle manière il arrive, parfois, de jouer aux échecs :

Soixante-quatre cases sont tracées, à la craie, sur le tapis vert d'un billard qui tient lieu d'échiquier. Les pièces ordinaires sont remplacées par des bouteilles de vins variés, mais tous des plus grands crus de France. Le vin de Champagne figure le Roi ; celui de Bomenée-Conti, la Dame ; les vins de Château-Laffite et de Château-Margaux, les Tours ; les deux Cavaliers sont représentés par les vins Montrachet et de Saturene ; les deux Fous, par ceux de l'Ermitage (blanc et rouge) ; enfin les huit Pions par les vins de Musigny, Richebourg, Léoville, Saint-Julien, Ai, Mareuil et deux Riversaltes.

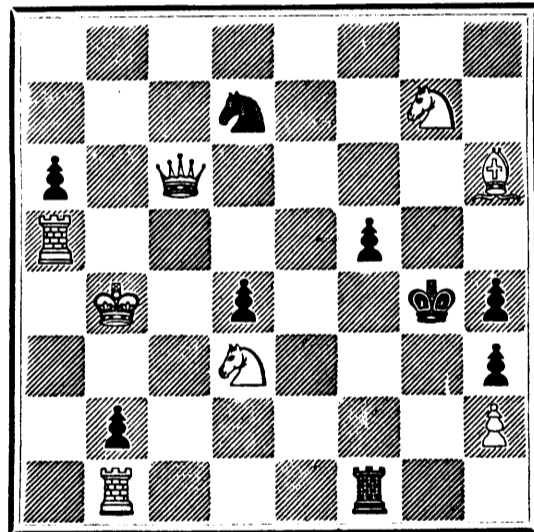
Des règles spéciales de ces parties, la plus remarquable est celle qui fait une obligation à chaque joueur de vider la pièce étiquetée qu'il avance.

Vous pensez que les magnats tombent souvent. . . . de fatigue autour du joyeux échiquier.

PROBLEME No. 343.

Composé par M. ERNEST BERTRAND.

NOIRS.—9 pièces.



BLANCS.—8 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION.—No. 342.

Blancs.

- 1 T 4e D
- 2 Mat selon le coup des Noirs.

Noirs.

- 1 Ad libitum.

La Consommation guérie.—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorge et autres maladies des poumons ; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, franc de port, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W. A. NOYER, 148, Power's Block, Rochester

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

OLLA PODRIDA

Un journal chinois publié en 1855, en Californie, s'appelait *Kiu-chan-chi-jî-sin-lon*, ce qui veut dire en français : *Journal des mines d'or*.

Deux petits villages, en Allemagne, fabriquent annuellement 15,300 violons, 13,700 guitares, 600 instruments de cuivre, 3,000 violoncelles et des cordes pour une valeur de \$25,000.

Les premières bêtes à cornes furent importées en Amérique par Christophe Colomb en 1492. Leur nombre était évalué, en 1855, à 20,000,000 pour les Etats-Unis seulement.

Le Minnesota est à peu près quatre fois plus grand que l'Etat de l'Ohio ; son étendue est d'environ 166,000 milles carrés ou 105,000,000 acres.

Sir George Cathcart, qui fut tué à la bataille d'Inkermann, avait assisté à celle de Waterloo ; il était considéré comme l'un des meilleurs généraux de l'armée anglaise. Ce fut lui qui, sur le champ de bataille de Waterloo, commanda à la garde d'avancer, après en avoir reçu l'ordre de Wellington, dont il était le favori.

Une des curiosités d'Alep est son hôpital pour les chats, fondé il y a un certain nombre d'années, et où les musulmans ne manquent pas de transporter leurs chats quand ils sont malades ou trop vieux.

Les naturels d'Australie croient qu'à près leurs mort ils deviennent blancs.

La rivière Illinois doit son nom à une tribu indienne appelée Illini, qui parlait le langage des Miamis et probablement descendants de cette tribu.

L'air national anglais, "Dieu sauve la Reine," est originaire de France, d'où il fut introduit en Angleterre par Handel.

La masse des journaux et publications périodiques envoyés pendant l'année dernière du bureau de poste de New-York aux agences des journaux et des abonnés, représentait un poids de 10,995 tonnes. Les droits de poste, à raison de 2 cents par livre se sont élevés à \$29,802.88.

CARACTÈRES DE DIVERS PEUPLES

Le Français est poli, spirituel, actif, vaillant, gai, hospitalier ; il a l'imagination vive et ardente ; il est habile à la guerre, industriel dans la paix, et il cultive avec succès les arts et les sciences.

L'Anglais est brave, industriel ; il a l'imagination pénétrante, est grand politique et habile navigateur. En Angleterre, la haute classe est honnête et polie, la basse est grossière mais généreuse.

L'Allemand est grand, robuste, sincère, laborieux, mais parfois peu sobre ; la haute noblesse est jalouse de ses titres.

Le Belge est brave, belliqueux, probe dans le commerce, courageux dans les entreprises, et d'une propreté remarquable.

L'Italien est civil, hospitalier, spirituel, apte aux sciences, bon musicien, de mœurs douces.

L'Espagnol est sobre, patient, bon navigateur, spirituel, valeureux et tenace.

Le Portugais est généreux, civil, brave, bon marin.

Le Suisse est robuste, fidèle à ses promesses, droit, naïf, de mœurs simples, fort attaché à sa patrie.

Le Lapon est très petit, laid, difforme, paresseux, ignorant et presque sauvage ; il passe l'été dans de viles cabanes et l'hiver dans des antres souterrains.

Sommaire de la "Revue de la Mode" du 14 janvier

GRAVURES : Manteau-redingote (devant et dos).—Toilette d'intérieur (devant et dos).—Volant en broderie et en application sur tulle.—Entre-deux brodé.—Petit lambrequin.—Broderie au point de croix.—Garniture brodée sur tulle.—Dentelle en guipure d'art.—Deux robes de chambre.—Deux Deux robes de matin.—Treize dessins de coiffures.— Deux chapeaux.—Portrait de dona Martina Castells y Ballpsi.

TEXTE : Explication des toilettes et des ouvrages.—Courrier de la mode.—Chronique.—Marthe (suite).—Causerie financière.—Les femmes et la science : Dona Martina Castells y Ballpsi.—Menus de la semaine.—Revue des magasins et de l'industrie.

COUVERTURE : Récréations en famille.—Solutions des Récréations.—Petite correspondance.—Correspondance du docteur.—Avis divers.

GRAVURE COLORIÉE : Deux toilettes.
Abonnement pour le Canada : Un an, \$6 ; six mois, \$3 ; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11, rue Hébert, Québec.

VARIÉTÉS

Chez un marchand de cannes et parapluies du boulevard.

Entre un paysan endimanché.
—Bonsoir, la présence ! Je voudrais avoir une canne en jonc. Quelque chose de bien... pour m'habiller !

Aux examens de l'école de médecine se présente une élève d'une faculté catholique :

—Que donneriez-vous au malade qui aurait absorbé de l'arsenic ?
—L'extrême onction, monsieur.

Un joli mot d'avare :
—Anatole, dit-il à son fils, as-tu fini de te promener ainsi ? Tu vas user tes souliers.

Anatole s'asseyait sans répondre.
—Allons ! bon ! Maintenant, tu vas user tes culottes !

JEU DE DAMES

Adressez les communications concernant ce département à J.-E. Tourangeau, 14, Avenue Guy, Montréal.

Solutions justes du problème français No 3

Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Glodu.

Ottawa : P. Branchon, J. Béland, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. Labranche.

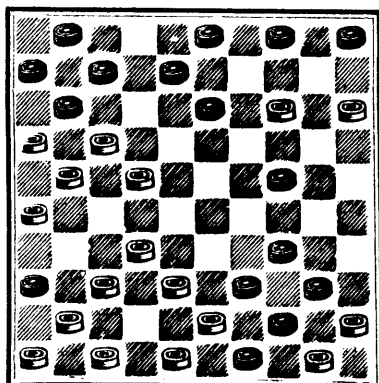
Rimouski : Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, Derome, O. Menta, Georges Primeau et Narcisse Trudel.

PARTIE FRANÇAISE

PROBLÈME No 4

Composé par M. Wardon, à Caen

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 3

Blancs—42 19, 25 32, 45 40, 34 30, 23 12, 23 17, 33 28, 38 29, 37 31, 42 24 et gagnent.

L'HUILE ST-JACOB
MARQUE DU COMMERCE



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME,

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Entorses et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Drogistes Et Commerçants De Médecines.

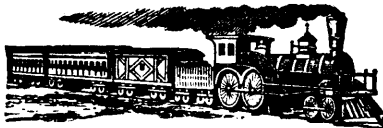
A. VOGELER & CIE.,
Baltimore, Md., U. S. A.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables



Chemin de Fer Intercolonial

1882—Arrangements d'Hiver—1883

A partir du 4 Décembre 1882, les trains express directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Part de Pointe-Lévis.....	8 10 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup.....	12 55 p. m.
" Trois-Pistoles.....	2 05 "
" Rimouski.....	3 49 "
" Campbellton.....	5 35 "
" Dalhousie.....	9 15 "
" Bathurst.....	11 17 "
" New-Castle.....	12 52 a. m.
" Moncton.....	4 0 a. m.
" Saint-Jean.....	7 30 a. m.
" Halifax.....	12 40 p. m.

Ces trains viennent en connexion à la Jonction de la Chaudière avec le Grand Tronc, partant de Montréal à 10 heures p. m.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les trains partant de Halifax à 2.45 p. m., et Saint-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6.05 a. m., et qui correspondent à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc, à 9.20 p. m., passant la journée du dimanche à Campbellton.

Le char Pullman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax, et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à Saint-Jean.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passages, taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON,
Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est,
No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER,
Surintendant en chef.
Moncton, N.-B., 28 Nov. 1882.

Apprenti demandé

Un jeune homme respectable sachant l'anglais est demandé pour apprendre l'art de la gravure de vignette.

S'adresser à

G. B. BURLAND, gérant.
BRITISH AMERICAN BANK NOTE CO.
Rue St. Jean, Montréal.

LORGE & CIE.

21, RUE SAINT-LAURENT

Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 100 caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse : STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.

Mousseau, Archambault & Lafontaine,

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND)

MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSÉAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Pro-Gén. | P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre :

- 12 presses à vapeur.
- 1 machine patentée à vernir les étiquettes.
- 1 machine électrique à vapeur.
- 4 machines à photographie.
- 3 machines à gravure photographique.
- 2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soin et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et autres imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.
G. B. BURLAND, Gérant.